



ISSN 1259-9034

DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 198 - OCTOBRE 2012 - 2,30 EUROS

Fête des Vendanges
gourmande et artistique,
pour petits et grands :
le programme.

(Page 4)

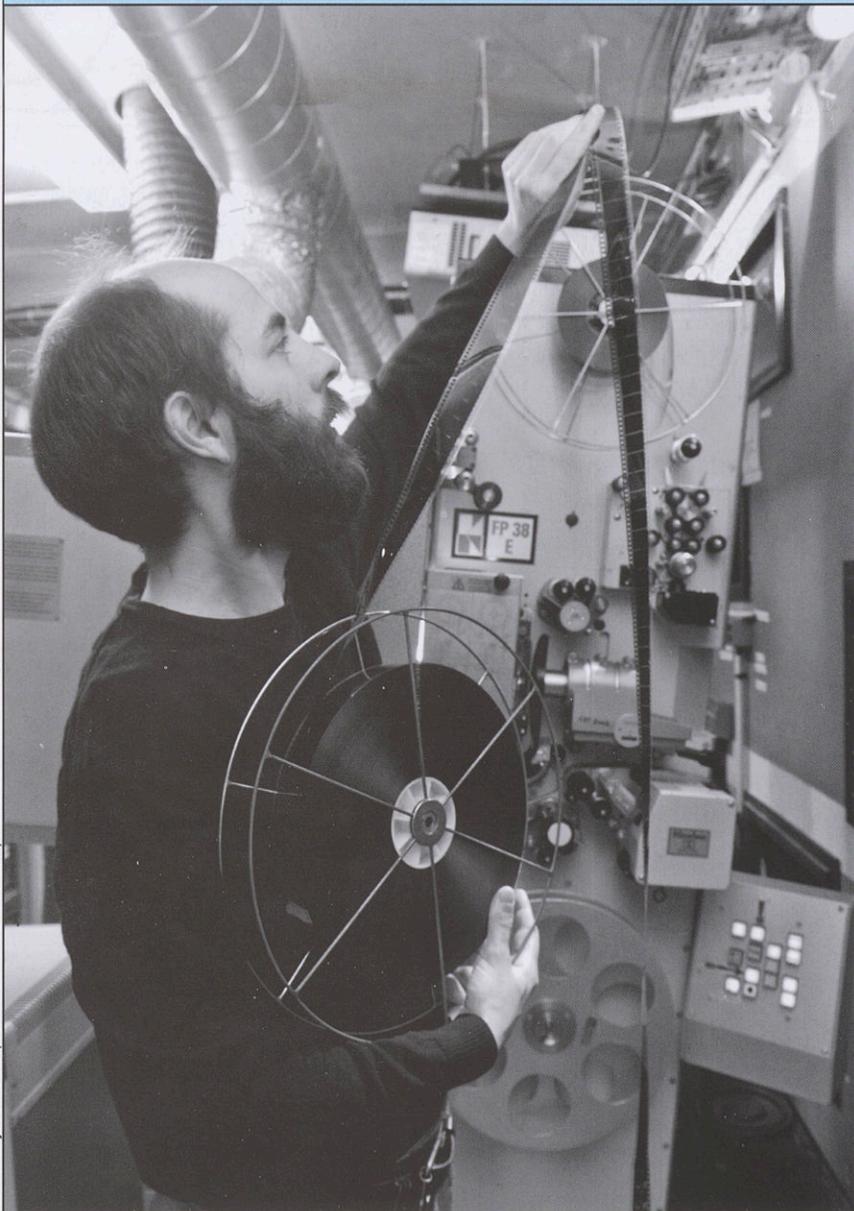
LOGEMENT SOCIAL : LOIN DU COMPTE

Dans le 18e, moins d'une demande sur soixante satisfaite chaque année. Un puits sans fond.

(Pages 2 et 3)

Fémis: 36 métiers du cinéma

(Pages 10 à 12 et page 23)



© Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Jérôme Pocholle, projectionniste à la Fémis

Le centre Torcy au secours des collégiens en péril (Page 5)

La pétanque de la Goutte d'Or (Page 6)

Les "Femen" aux seins nus au Lavoir Moderne Parisien (Page 7)

Portes ouvertes des artistes à la Goutte d'Or (Page 8)

Le pipier de la rue Ordener (Page 13)

Les femmes du futur tram T3 (Page 14)

Le Chat noir au Musée de Montmartre (Page 15)

Histoire : Paul Robin, pionnier de l'éducation nouvelle (Page 16 et 17)

Théâtre: Les Béliers parisiens remplacent le Sudden (Pages 18 et 21)

Portrait : Clément Mao-Takacs, chef d'orchestre (Page 24)

Le bulletin d'abonnement est en page 14.



9 771259 190308

01 20 32713

Où en est le logement social dans le 18e

Plusieurs événements attirent en ce moment l'attention sur la situation du logement social : au niveau national, le débat en cours au Parlement sur un projet de loi réformant la "loi SRU", et au niveau de Paris un projet de réforme du système d'attribution des logements afin d'en améliorer encore la transparence.

Nous avons pensé que c'était l'occasion de faire le point sur la situation dans l'arrondissement.

Dossier établi par Noël Monier

Qui a peur du logement social ?

Près de la moitié des Parisiens ont des niveaux de revenus qui font qu'ils sont concernés par le logement social. On compte plus de 120 000 demandeurs inscrits à Paris. Malgré cela, il subsiste des oppositions au logement social.

Quand on parle de logement social dans une réunion, par exemple dans un conseil de quartier, il y a toujours des gens qui sautent sur leur chaise en poussant des cris d'effroi.

Michel Neyreneuf, adjoint chargé du logement à la municipalité du 18e, nous a raconté qu'un jour, il a été question que la Ville achète un terrain vague, rue Philippe-de-Girard, où depuis des années prolifèrent une végétation incontrôlée et des dépôts d'ordures, pour y construire huit "logements sociaux". Dès qu'ils ont entendu ce mot, plusieurs syndics d'immeubles voisins, affolés, sont intervenus pour protester.

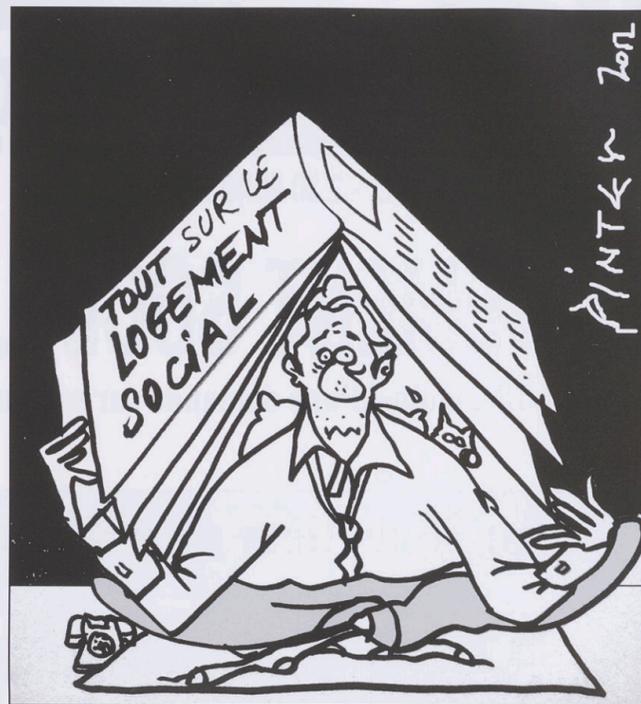
Qu'entend-on par "logement social" ? Le mot "social" a fait croire à certains qu'il s'agit de logements destinés à des

populations marginalisées, à des "cas sociaux". Pas du tout. "Logement social", cela désigne des logements dont la construction a bénéficié de prêts de l'État et des collectivités locales (départements, communes). C'est ce qu'on appelait naguère les HLM.

Ces logements sont réservés à des ménages justifiant d'un niveau de ressources inférieur à certains plafonds (voir l'encadré ci-dessous sur les catégories de logements).

Actuellement, 49 % des ménages parisiens ont des revenus inférieurs aux plafonds de la catégorie PLUS. Ce qui signifie que près d'un ménage parisien sur deux est potentiellement concerné par le logement social au sens strict de ce mot.

Sur l'ensemble de Paris, début



2011, on comptait 121 397 demandeurs inscrits, dont 92 712 habitaient déjà Paris, la plupart des autres y travaillant. À la mairie du 18e, on comptait 13 900 demandeurs.

Trop peu de logements sociaux

Le problème, c'est que les divers organismes gérant des logements sociaux, ceux qui dépendent de la Ville (Paris-Habitat, RIVP...) comme ceux qui sont indépendants d'elle (La Sablière, la 3F...) ne disposent pas d'un nombre suffisant de logements pour satisfaire ces demandes.

Les logements sont attribués par plusieurs institutions, celles qui ont contribué au financement : la préfecture de Paris (représentant l'État), la Ville de Paris – à travers un contingent attribué par la mairie centrale, un autre contingent par les mairies d'arrondissement –, et les organismes collectant la cotisation des entreprises pour le logement ("le 1 %").

En 2011, la mairie du 18e a pu attribuer 67 logements, la mairie de Paris a attribué 61 autres logements situés dans le 18e, et 69 autres encore ont été utilisés pour reloger des personnes qui étaient expulsées dans des opérations de rénovation urbaine. Au total, ça fait bien peu, hélas. La préfecture en aurait attribué une trentaine.

L'arithmétique le dit donc : on manque cruellement de logements sociaux, il faut continuer à en construire. Les élus de droite eux-mêmes le reconnaissent (par exemple Pierre-Henri Bourazel, élu UMP du 18e, dans une déclaration en 2011).

Pourtant des habitants, des associations continuent à s'y opposer. Un exemple : le site *Cavé-Goutte d'Or*, qui publie des analyses parfois bien documentées mais toujours marquées d'une hostilité de principe à la municipalité, suggérait dans un article récent la suppression des aides publiques à la construction, en les remplaçant par un renforcement des aides aux ménages pour se loger. Ce qui reviendrait à renvoyer les personnes de revenu moyen vers le marché du logement privé, dont on sait quels prix exorbitants il pratique.

Selon nos informations, Jean-Luc Mano, l'adjoint chargé du logement à la mairie centrale, a un point de vue contraire : il voudrait une forte augmentation de l'aide à la construction, et il cherche à faire partager cette idée par le gouvernement. ■

Un projet pour réformer les modes d'attribution

Du temps où Jacques Chirac était maire de Paris, les logements sociaux dépendaient de la Ville (ceux de l'Hôtel de Ville et ceux des arrondissements), sans aucun contrôle. Cela entraînait des abus.

La majorité de gauche en place depuis 2001 a annoncé un effort vers la transparence. Un logement sur six est réservé aux personnels de la Ville de Paris (plus de 40 000 salariés). Pour les autres, des commissions d'attribution

Objectif 20 % de logements sociaux, et bientôt 25 %

La loi impose aux communes 20 % de logements sociaux. Paris compte y arriver, globalement, en 2014. Le 18e vient d'atteindre ce pourcentage.

La loi dite "SRU" (*Solidarité et renouvellement urbain*) promulguée en 2000 fait obligation aux communes de plus de 3 500 habitants d'avoir 20 % de logements sociaux dans leur parc immobilier global. Faute de quoi elles doivent payer une "amende", plus ou moins élevée selon l'effort qu'elles font pour se rapprocher de ce seuil.

Un nouveau projet de loi

Le projet de loi actuellement en discussion au Sénat, puis à l'Assemblée, vise à porter ce seuil de 20 % à 25 % en 2020, et alourdir les amendes imposées aux communes qui ne font pas d'efforts pour l'atteindre.

Car enfin, il suffit, pour une commune riche, de simplement payer pour se soustraire à ce devoir de mixité sociale – comme le faisait par exemple Neuilly quand Nicolas Sarkozy en était le maire. (Il y avait moins de 1 % de logements sociaux,

et M. Sarkozy refusait d'en construire. Le maire actuel, qui est toujours de droite, n'a cependant pas la même attitude et construit des HLM.)

Où en est Paris, où en est le 18e ?

Au 1er janvier 2011, selon un rapport officiel, on estimait le nombre de logements sociaux dans Paris à 197 359, soit 17,2 % des résidences principales dans la capitale. La municipalité pense atteindre les 20 % en 2014.

Dans le 18e, on était à 19 481 logements sociaux au 1er janvier 2010, soit 19,01 % des résidences principales. Le chiffre de 2011 ne sera officiel que dans quelques semaines, mais, compte tenu des constructions recensées, on peut dire avec certitude que notre arrondissement a maintenant passé les 20 %.

Le 18e, contrairement à ce qu'on entend dire parfois, n'est pas l'arrondissement où la proportion de

Des terrains pour construire

La progression du nombre de logements sociaux va continuer à Paris. Certes, les terrains disponibles pour construire ne sont pas très abondants, situés en majorité dans les arrondissements périphériques. Mais il en existe.

Dans le 18e, il y a d'abord les terrains situés dans le périmètre du grand projet Paris-nord-est, qui couvre une immense zone entre la Porte de la Chapelle et la Porte de la Villette, où existent nombre de friches, d'entrepôts inutilisés, d'anciens terrains ferroviaires. Dans ce cadre se situe l'important projet immobilier "Chapelle International", sur une ancienne gare de marchandises, dont nous avons déjà parlé (à ce sujet, voir l'agenda page 5). Par la suite, il est prévu de couvrir le péri-

phérique, de construire par-dessus, et d'aménager aussi l'ancienne "gare des mines" et l'ancienne "gare aux charbons".

Il y a aussi les terrains appartenant au ministère de la Défense près de la Porte des Poissonniers. Et puis la bande de terrain située au sud du rond-point de la Chapelle, entre les immeubles actuels de la rue de la Chapelle et les voies ferrées. Et encore une parcelle appartenant à la SNCF à l'angle Riquet-Pajol (à côté de la cuisine des cantines scolaires)...

Rappelons qu'actuellement est en construction un ensemble d'immeubles nouveaux entre le 110 et le 122 rue des Poissonniers, sur d'anciens terrains SNCF. ■

logements sociaux est la plus importante. Il arrive loin derrière le 19e (35,92 % au 1er janvier 2010), loin aussi derrière le 13e, le 20e, le 14e.

Depuis les élections de 2001, qui ont vu arriver à l'Hôtel de Ville la municipalité Delanoë, la progression est spectaculaire : sur Paris, entre 2001 et 2010, on comptait 49 249 logements sociaux nouveaux financés et en grande majorité construits. Il faut cependant tenir compte des délais assez longs, souvent trop longs, entre la décision de construire et la réalisation, du fait principale-ment des procédures administratives obligatoires : enquête publique, appels d'offres pour choisir les architectes, puis les entrepreneurs...

Résorber l'habitat insalubre

49 249 logements sociaux supplémentaires, cela ne signifie pas forcément le même nombre de logements en plus. Car une partie de ces logements nouveaux ne font que remplacer des logements privés, situés dans des immeubles vétustes qui devaient être démolis, ou au moins restructurés profondément.

C'est le cas dans le 18e, où a été mené un important programme de "résorption de l'habitat insalubre". On a remplacé des logements privés étroits, en très mauvais état et généralement surpeuplés, par des logements de meilleure qualité et plus grands – ce qui fait qu'au total, sur les zones concernées, il y a moins de logements après la rénovation.

Ces opérations de rénovation où l'on remplace des logements privés anciens et vétustes par des logements sociaux neufs, obligent la Ville à expulser des occupants. Elle a l'obligation légale de les reloger préalablement. Cela allonge, évidemment, les délais. ■

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris.
Tél. : 01 42 59 34 10.
18dumois@gmail.com
twitter : @le18edumois

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Mary Adams, Christian Adnin, Annick Amar, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardin, Anne Bayley, Fabrice Benoist, Virginie Chardin, Jimmy Chatelain, Patricia Cherqui, Tessa Chéry, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gambin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gittin, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Marie-Pierre Larivière, David Le Doaré, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pierrick Yvon.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larivière. ● **Maquette** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Michel Cyprien, président, Marika Hubert, vice-présidente, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe. ● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

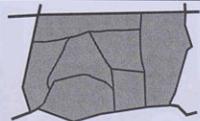
Le bulletin d'abonnement est en page 14.

Les petites annonces et le courrier en page 22.

Foot : L'ES Parisienne remporte le Trophée des champions

L'Espérance sportive parisienne (ESP), principal club de foot de notre arrondissement, a remporté le premier Trophée des champions, organisé par le district de Seine-Saint-Denis entre le vainqueur 2012 du championnat Excellence (l'ESP) et le vainqueur de la Coupe (Villemomble-Sport).

Le match a eu lieu le dimanche 2 septembre sous le signe de l'offensive (2 buts partout) et s'est joué finalement sur les tirs aux buts, où l'ESP s'est imposée. ■



Fête des Vendanges : gourmande et artistique, pour petits et grands

Du 10 au 14 octobre, la fête va battre son plein à Montmartre et dans une grande partie du 18^e pour célébrer les fruits de la vigne de la Butte. Ce sera, comme chaque année, l'occasion de nombreuses festivités gourmandes et culturelles.

Tout commencera le 10 avec la **journée des enfants**, le mercredi comme il se doit. Ils seront invités, ce jour-là et le lendemain, à visiter la vigne du Clos Montmartre, guidés par l'œnologue Francis Gourdin (pour le grand public, ce sera le vendredi 12).

L'après-midi, les six cents enfants des centres de loisir participeront à un véritable "goûter-banquet" géant autour d'une table de 70 mètres de long dressée sur le mail Binet. Que du bon, préparé par des boulangers, pâtisseries et chocolatiers du 18^e. Que du beau car ce régal sera mise en scène par une artiste du *Eat Art*, spécialisée dans des sculptures et autres créations visuelles comestibles, Dorothee Selz.

• Le lendemain, jeudi 11, sera dédié **au chocolat et à la musique**. Menu chocolat dans les cantines, un programme chocolat le soir aux Trois Baudets pour les plus grands. L'après



© Davide Del Giudice

La Fête des Vendanges a lieu chaque année le deuxième week-end d'octobre.

Mais les vraies vendanges, où l'on cueille les grappes dans la vigne de Montmartre, se déroulent plus tôt, à une date qui varie selon la maturité du raisin.

Cette année, c'était le 25 septembre.

De Montmartre à Bordeaux et retour

Pour Stéphane Nativel, viticulteur dans le Bordelais, la Fête sera l'occasion d'un retour aux origines. C'est à Montmartre qu'il est né et qu'il a grandi. Gamin, il aimait contempler la vigne depuis les fenêtres d'un de ses copains qui habitait rue Saint-Vincent. Après des études d'ingénieur, il a travaillé pendant quinze ans au ministère de la Défense, mais son rêve était de devenir entrepreneur.

Son épouse bordelaise l'a entraîné vers sa région natale et, en 2001, ils ont fait le grand saut : après un master en agrosociétés, il a acheté avec des amis neuf hectares de vignes à Blaye, une cité historique dont les vignes intramuros sont jumelées avec celles... de Montmartre ! Aujourd'hui il produit des Côtes de Bordeaux rouge et blanc et des crémants, sa femme cuit d'étonnantes confits et confitures de vins. Le voici de retour pour proposer leurs productions sur le stand qu'il partage avec cinq autres vigneron indépendants d'Aquitaine, au pied du Sacré-Coeur, tout près de l'école primaire Foyatier où il a appris à lire et de la rue des Martyrs où il a longtemps habité.

Marie-Odile Fargier

midi à partir de 15 h, place à la musique : la grande chorale de mille écoliers de l'arrondissement interprétera une série de chansons gourmandes au pied du Sacré-Cœur dans le square Louise-Michel.

• Du vendredi au dimanche, **on se balade** autour du Sacré-Cœur le long du **parcours du goût** : sur 160 stands, des producteurs de diverses régions proposent charcuteries, fromages, fruits de mer, vins, fruits, légumes et autres denrées. L'École du goût installe ses ateliers dans le jardin de l'église Saint Pierre. On déguste aussi ailleurs : des fromages sur le marché de la Chapelle, des bières artisanales dans la toute nouvelle brasserie de la Goutte d'Or...

• Le samedi 13, grandes réjouissances. L'après midi, le **grand défilé** partira à 15 h de la mairie en présence des maires de Paris et du 18^e, ainsi que de la marraine et du parrain de la Fête, la chanteuse Anggun et le chroniqueur gastronomique Jean-Luc Petitrenaud. Derrière la Reine des vendanges, le défilé va parcourir, trois heures durant, les rues de la Butte jusqu'au gymnase Ronsard avec force musiques, échassiers, tambours des P'tits Poulbots, confréries gourmandes, groupes folkloriques et compagnons de la République de Montmartre en grandes tenues.

Et pour conclure cette belle journée, un magnifique **feu d'artifice en musique** tiré devant le Sacré-Cœur à partir de 21 h 45.

• Le dimanche 14 s'ouvrira sur la désormais traditionnelle cérémonie des **"non demandés en mariage"**, dès 10 h place des Abbesses, suivie aussitôt du **bal** ouvert par les "non mariés", le tout accompagné de dégustation de... cakes d'amour. Enfin pour clôturer la Fête le soir, un

concert de **Thomas Fersen à la Cigale** sur de curieux thèmes culinaires.

• **Et ce n'est pas tout** : dans tout le quartier, des expositions, des spectacles, des événements divers animeront ces journées joyeuses. Pour faire son choix et s'inscrire dans les activités à effectif limité, il est indispensable d'aller sur le site de la Fête : www.fetedesvendangesdemontmartre.com

La "cuvée Jeanne d'Arc" de la rue Marx-Dormoy

Depuis des années, on vendage aussi rue Marx-Dormoy. Au numéro 65, derrière une imposante porte métallique, se cache une vaste cour pavée, ornée de plantes vivaces, d'un sapin et de quatre pieds de vigne grimpant jusqu'au deuxième étage. Fin septembre, la vigne croulait sous le poids des grappes de raisin.

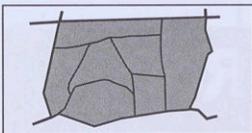
Entre deux vide-greniers ou fêtes de Noël organisés par la copropriété, l'idée a germé chez les copropriétaires de ne plus abandonner le raisin aux pigeons. Ainsi, on vendage début octobre, puis les grappes sont foulées à l'ancienne, pieds nus dans une bassine. Le jus est stocké dans des sortes de cubitainers, avant d'être mis en bouteilles douze mois plus tard. Qu'importe la qualité,

l'important est de «rigoler, ensemble».

En 2009, la première récolte a donné dix-huit bouteilles, celle de l'an dernier une trentaine et, grâce à la taille régulière de la vigne, les habitants du 65 rue Marx-Dormoy espèrent faire encore mieux cette année. Ils veulent aussi créer une étiquette au nom de la "cuvée Jeanne d'Arc", du nom d'un vieux puits couvert qui trône dans la cour de ce qui fut jadis un corps de ferme et où, dit-on, les chevaux des troupes emmenées par la Pucelle d'Orléans jusqu'aux portes de Paris vinrent s'abreuver.

Jean-Louis Saux

■ Rappelons aussi que la vendange de la vigne de l'hôpital Bretonneau a eu lieu le 27 septembre.



La lutte contre le décrochage et l'exclusion scolaire

Accompagner la scolarité des enfants en dehors des établissements, aider les élèves handicapés ou malades à suivre quand même un enseignement, lutter contre les abandons précoces qu'on appelle maintenant "décrochages"... pallier les difficultés en tous genres rencontrées par les jeunes, voici depuis près de cent ans la tâche que se donnent les Pupilles de l'enseignement public (PEP), association complémentaire de l'école publique, créée en 1915.

Son action est encore plus importante à notre époque où tous les jeunes doivent être scolarisés jusqu'à 16 ans et sont incités à continuer des années de plus, mais où l'inégalité sociale persiste.

Au Centre social Torcy

Son utilité vient d'être confirmée avec une subvention de 30 000 € approuvée en septembre par notre conseil d'arrondissement pour la PEP 75. Si elle travaille dans toute la capitale, son activité s'exerce principalement dans les quartiers populaires et notamment

dans le 18e. Elle y gère une structure installée au Centre social Torcy s'occupant des collégiens exclus temporairement de leur établissement pour incivilités ou violences.

Il ne s'agit pas de prendre en charge les élèves exclus définitivement de leur collège et qu'on doit, s'ils ont moins de 16 ans, "caser" dans un autre collège, mais d'accueillir les adolescents exclus temporairement, pour une semaine en général, afin d'éviter qu'ils restent dans la rue.

À Torcy, on les prend en charge, pendant l'horaire scolaire, pour une semaine, afin de leur dispenser des cours et aussi s'occuper d'un suivi psychologique et leur faire prendre conscience de l'utilité d'apprendre et de se conduire civilement. Une coordinatrice, deux moniteurs, des professeurs des diverses disciplines s'occupent d'eux et un atelier théâtre leur est proposé. À raison de huit jeunes au maximum par séquence d'une semaine, le centre en accueille 160 par an, venant des collèges du 18e et de quelques établissements du 19e.

Selon un rapport de 2010 (mais la situation ne s'est pas améliorée, au contraire), les jeunes exclus définitivement de leur établissement en France sont 17 000 par an (95 par jour) et les exclus temporaires sont 367 000 (2 000 par jour), chiffre énorme et qui concerne trois fois plus d'élèves de milieux défavorisés que de milieux favorisés.

Les "décrocheurs"

Outre ces exclus, les Pupilles s'occupent de la prévention du décrochage, phénomène moins visible mais tout aussi urgent, sinon plus. Selon une enquête d'avril 2012 auprès de "décrocheurs" (publiée par *Le Parisien*), un quart affirment avoir quitté l'école dès leurs 16 ans. La moitié d'entre eux disent qu'il leur a manqué quelqu'un pour les motiver, leur donner confiance ou leur proposer une solution. 41 % affirment que personne ne les a soutenus et 29 % déclarent que le moment de la rupture a représenté pour eux un soulagement. Propos inquiétants. ■

Vélib' saccagés. Pourquoi ? Par qui ?

Une cinquantaine de Vélib' ont été saccagés, début septembre, dans des stations du 7e et du 15e arrondissements, roue arrière lacérée. Pourquoi ? Par qui ?

La société Decaux, qui gère ces vélos en libre-service, avait reçu un appel, le 6 septembre, d'une personne disant représenter un "Collectif des habitants du 18e et des quartiers populaires" prévenant que les vélos garés dans les beaux quartiers seront tous taillés. Decaux a porté plainte, la police a enquêté.

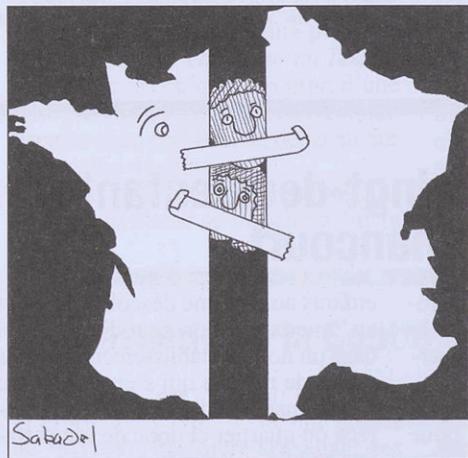
Quel collectif ? Le suspens a duré jusqu'au 21 septembre. La police a interpellé un certain Salvatore, habitant effectivement le 18e et connu pour des dégradations de mobilier urbain perpétrées il y a deux ans. Il a avoué avoir téléphoné à Decaux, avoué aussi être le seul membre du "collectif". Mais il a nié absolument avoir taillé le moindre vélo.

Les dégradations, bien réelles, ne sont pas les premières. Depuis 2009 et la mise en place de Vélib', elles ont coûté 15 millions d'euros.

Vélib', néanmoins, c'est un succès : 1 451 stations à Paris, 23 000 vélos, 130 000 utilisations par jour et 225 000 abonnés à l'année. Les dégradations, bien sûr, ne mettent pas en péril l'équilibre financier de la société Decaux ; mais tout de même, ça alourdit le coût d'exploitation et pourrait aboutir, un jour, à une augmentation des tarifs, au détriment des usagers. ■

Deux députés du 18e réclament le droit de vote des immigrés

Deux des trois députés du 18e, Christophe Caresche et Annick Lepetit, figurent parmi les soixante-dix-sept parlementaires socialistes (sur 417) qui ont écrit au Premier ministre,



pour lui demander de mettre en route sans tarder la procédure législative concernant le droit de vote des immigrés. Permettre aux étrangers vivant légalement en France depuis cinq ans de voter aux élections locales, c'était une des promesses du candidat François Hollande durant la campagne présidentielle.

Si l'on en croit la presse nationale, cela aurait mis le gouvernement dans l'embarras. Dans l'entourage du Pre-

mier ministre, on assure avoir toujours l'intention de tenir cette promesse, mais plus tard. Le ministre de l'Intérieur, Manuel Valls, déclare même maintenant que cette mesure présente un danger de division des Français sans être un «élément puissant d'intégration».

En tout état de cause, cela nécessitera, selon les juristes, une modification de la Constitution – qui ne peut être acquise que de deux façons : soit par un vote des deux tiers des députés et sénateurs réunis (or la gauche ne dispose pas de la majorité des deux tiers, il lui faudrait donc trouver quelques alliés au centre ou à droite), soit par un référendum.

Christophe Caresche a déclaré : «En comptant, en plus des socialistes, les autres députés et sénateurs de gauche, il ne manque que 32 voix de parlementaires pour atteindre la majorité qualifiée [soit 617 voix]. Je pense que certains parlementaires de l'opposition peuvent s'associer à cette démarche... En tout cas, je suggère qu'on le vérifie. Et pour le vérifier, il faut que le Parlement puisse s'emparer de cette question, faire son travail...»

Rappelons que les citoyens de pays de l'Union européenne ont déjà ce droit de vote aux élections locales. ■

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

■ 8 octobre : Conseil d'arrondissement, conseil de quartier

Conseil d'arrondissement, lundi 8 octobre à 18 h 30 en mairie.

■ 4 au 7 octobre : Festival Courts devant

Festival *Courts devant* du jeudi 4 au dimanche 7 octobre au Cinéma des cinéastes, 7 avenue de Clichy. Projections de dizaines de films de court métrage français et étrangers. Programme : www.pariscourtsdevant.com

■ 6 et 13 octobre : Braderie et fête à la Maison verte

• Braderie samedi 6 octobre de 10 h 30 à 16 h à la Maison verte (127 rue Marcadet). • Fête d'automne samedi 13 octobre : À partir de 11 h, brocante. Après-midi, animations. Soirée, concert de H. Ishibahi et G. Garac, sonates pour piano et violon.

■ 6 octobre : Brocante à Saint-Paul

Brocante friperie à l'église luthérienne Saint-Paul (90 boulevard Barbès) samedi 6 octobre de 10 h à 18 h.

■ 7 octobre : Vide-greniers au Simplon

L'association *Simplon en fêtes* organise un vide-greniers dimanche 7 octobre (8h à 19h) entre la rue des Poissonniers et la rue des Amiraux. Renseignements : 01 42 23 32 76.

■ 7 octobre : Vide-greniers Ste-Isaure

Vide-greniers rue Sainte-Isaure, dimanche 7 octobre. Renseignements : 01 42 54 69 71.

■ 7 octobre : Brocante boulevard Ney

Objectif 18ème organise une brocante, dimanche 7 octobre de 7 h à 18 h, entre le 2 et le 50 du boulevard Ney.

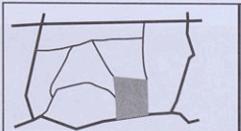
■ 10 octobre : Réunion sur Chapelle International

Réunion publique sur l'aménagement de Chapelle International, mercredi 10 octobre à 19 h, organisée par l'association *ASA Paris-nord-est 18.*, dans les locaux de l'Association familiale du rond-point de la Chapelle, 24 rue Raymond-Queneau.

■ 11 octobre : Concours de chapeaux fleuris

Le service culturel de l'hôpital Bretonneau organise, jeudi 11 octobre de 10 h à 15 h, son quatrième concours d'art floral. Thème : Des chapeaux gourmands. Renseignements et inscriptions jusqu'au 5 octobre : sylvie.madec@brt.aphp.fr ou 01 53 11 18 05.

(Suite de l'agenda en page 6)



(Suite de la page 5)

■ 11 et 17 octobre : Poésie avec la Ruche des arts

La Ruche des arts, Cercle des poètes du 18e, organise jeudi 11 octobre à 20 h un atelier d'écriture à la Maison des associations, 15 passage Ramey. Thème : la pluie. Également, mercredi 17, de 19 h 30 à 21 h, scène ouverte sur le même thème au Bab'Ilo, 9 rue du Baigneur.

■ 13 et 14 octobre : Braderie à ND-du-Bon-Conseil

Braderie d'automne de la paroisse Notre-Dame-du-Bon-Conseil, 140 rue de Clignancourt, samedi 13 (10 h à 19 h) et dimanche 14 octobre (10 h à 16 h). Vêtements, chaussures, linge de maison, vins, pâtisseries.

■ 20 octobre : Dédicace à la librairie Les Enfants sur le toit

Rencontre-dédicace avec Yves Grevet, auteur de romans jeunesse, samedi 20 octobre, de 16 à 18 h, à la librairie *Les Enfants sur le toit*, 22 rue Ramey.

■ 20 et 21 octobre : Braderie à Ste Geneviève

Braderie d'hiver de la paroisse Sainte-Geneviève-des-Grandes-Carières (174 rue Championnet) samedi 20 octobre (10 h à 18 h) et dimanche 21 (10 h à 13 h). Vêtements, bijoux, bibelots, jouets.

■ 21 octobre : Les Parvis poétiques

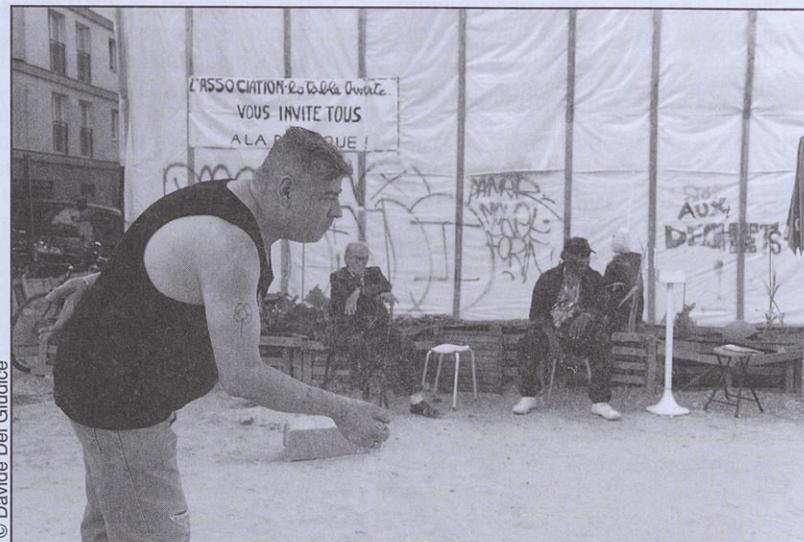
Rendez-vous des *Parvis poétiques*, dimanche 21 octobre à 17h, à la Fond'Action Boris Vian, 6 bis cité Véron : la comédienne et metteuse en scène Gabriella Scheer dans un spectacle dédié aux poètes brésiliens fondateurs du "Modernisme" : *Allez vers... le Brésil en vers et en prose*. Rés : 06 61 17 32 83.

Antoinette a choisi le métro pour venir au monde

Porte de Clignancourt : terminus de la ligne 4 du métro, terminus aussi pour la grossesse de la maman d'Antoinette. Celle-ci y est née samedi 15 septembre, à 8 h 20 exactement, dans une rame de métro que la RATP avait fait évacuer pour que l'accouchement se passe en toute sécurité avant que mère et fille soient transportées à l'hôpital.

Va-t-on débaptiser la station et la renommer Maternité ? Concurrence toutefois, à l'autre bout de Paris, avec la station Daumesnil, où une autre dame a accouché sur le quai, trois jours plus tard, mardi 18 septembre. Attention mesdames, accouchez avec modération... dans le métropolitain. ■

Un club de pétanque à la Goutte d'Or



© Davide Del Giudice

Tu tires ou tu pointes ? On joue de nouveau à la pétanque à la Goutte d'Or après bien des années passées sans terrain de boules dans le quartier. Un club, *La Boule à Léon*, s'est installé depuis cet été dans une friche à l'angle des rues Myrha et Léon.

Il a été créé par l'association *La Table ouverte* et son fondateur, Rachid Arar. Fondée en 2009, celle-ci s'occupe d'accueil et d'accompagnement de personnes en difficulté ; elle offre aussi des repas aux plus démunis, d'où son nom. Ce sont des distributions gratuites pendant l'été ou lors du ramadan et maintenant des repas à prix très cassés (7 euros seulement et même 5 euros pour les plus de 60 ans) organisés une fois par mois, à l'Institut des cultures d'Islam (19 rue Léon) qui prête gratuitement ses locaux et qui a offert aus-

si un bureau à l'association.

Depuis un an, *La Table ouverte* permet également aux vieux "chibanis" du quartier (et aux plus jeunes d'ailleurs) de faire du jardinage tous les jeudis au jardin partagé du *Bois Dormoy* à la Chapelle.

Et maintenant... pétanque. La friche a été allouée par la Semavip aux *Scouts musulmans de France* qui en utilisent un petit bout pour un potager (concombres, tomates, courgettes, melons) et hébergent parallèlement *La Boule à Léon*.

«*La pétanque, il y en avait toujours eu à la Goutte d'Or depuis les années 1950*, souligne Rachid Arar, lui même fervent pratiquant. *On jouait sur le "démol" dans les années 1980, les vieux nous ayant appris le jeu à nous les jeunes, jusqu'à ce que ce terrain vague fasse place au square Léon. Depuis, plus*

rien. Le club s'appelait la Boule Polonceau, le nouveau nom lui rend hommage», ajoute-il. *La pétanque est un sport complet qui exige stratégie, précision, habileté, esprit d'équipe et qui crée du lien social*», déclare-t-il encore, insistant sur le plaisir de voir venir et jouer «*des gens du quartier, de 20 à 80 ans, autant de femmes que d'hommes*», tous les soirs de 17 h à 19 h 30 h et, le week-end, l'après-midi.

Des pros et des néophytes

Une trentaine d'inscrits déjà, de nouveaux adhérents chaque jour. C'est gratuit et l'association possède de un lot de vingt-quatre boules à prêter aux nouveaux adeptes.

Ce n'est pas Jean-Paul Edwiges, "réfèrent" du lieu, par ailleurs président du conseil de vie sociale d'EGO (Espoir Goutte d'Or), lieu d'accueil de toxicos, qui le démentira. Jean-Paul joue depuis ses 14 ans et a participé à des tournois. Quant aux participants, il y a Mohamed qui a découvert le jeu avec l'ouverture de ce terrain, Jean qui n'y jouait avant qu'en vacances et puis Mo, Jean-Paul et Frank, des "pros" qui pratiquent depuis des années mais devaient le faire loin de chez eux depuis la disparition du démol et qui sont si heureux de pouvoir enfin recommencer à tirer et pointer dans leur quartier. Et tous les autres encore, fervents du cochonnet.

Seule ombre au tableau mais de taille, le manque de subvention de la mairie à l'association. «*Nous en avons fait la demande mais pas de réponse, cela me rend triste*», lance Rachid.

Marie-Pierre Larrivé

Douze familles (vingt-deux enfants) expulsées au 44 rue de Clignancourt

44 rue de Clignancourt, un immeuble haussmannien de belle facture, de grands appartements certainement, un cabinet de médecin... mais y logeaient également, dans des locaux étroits, douze familles, pour l'essentiel sans-papiers, douze familles avec vingt-deux enfants.

Le propriétaire a décidé une rénovation des lieux et donc décidé d'expulser des locataires. Lesquels ? Les plus démunis. Il est dans son droit, aux termes de la législation, et l'échéance annoncée cet été, le 31 août, était bien loin de la trêve hivernale.

Toutefois, c'était un coup terrible pour ces familles, d'autant plus que la rentrée scolaire approchait. Être délogés, quitte à être relogés ailleurs, parfois assez loin, cela signifie pour les

enfants au pire une déscolarisation et au "mieux", si l'on peut dire, l'envoi dans un nouvel établissement avec les pertes de repères qui s'ensuivent, ou bien le maintien dans l'école ou le collège du quartier et donc de longs trajets en bus ou en métro.

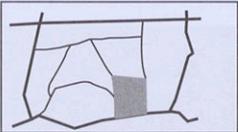
Rassemblements de soutien

Dès que l'avis d'expulsion fut connu, le DAL (Droit au logement) et RESF (Réseau éducation sans frontières) qui s'occupe d'aider les sans-papiers dont les enfants sont scolarisés, se sont mobilisés. Ils ont adressé des lettres aux élus, au préfet de région, au préfet de Paris. Ils ont organisé des rassemblements de soutien et de sensibilisation sur le trottoir devant l'immeuble, tous les soirs dès 18 h, en août

et lors de la première quinzaine de septembre. Le propriétaire est resté, évidemment, sur ses positions.

En revanche, on s'est préoccupé de reloger les familles... en hébergement d'urgence à l'hôtel. Au titre de la protection de l'enfance, le Centre d'action sociale de la Ville de Paris (CASVP) s'occupe des familles ayant des enfants et des papiers, et peut les aider financièrement pour leur logement en hôtel. Pour les sans-papiers, c'est le Samu social qui se charge de trouver des places et de négocier avec les hôteliers.

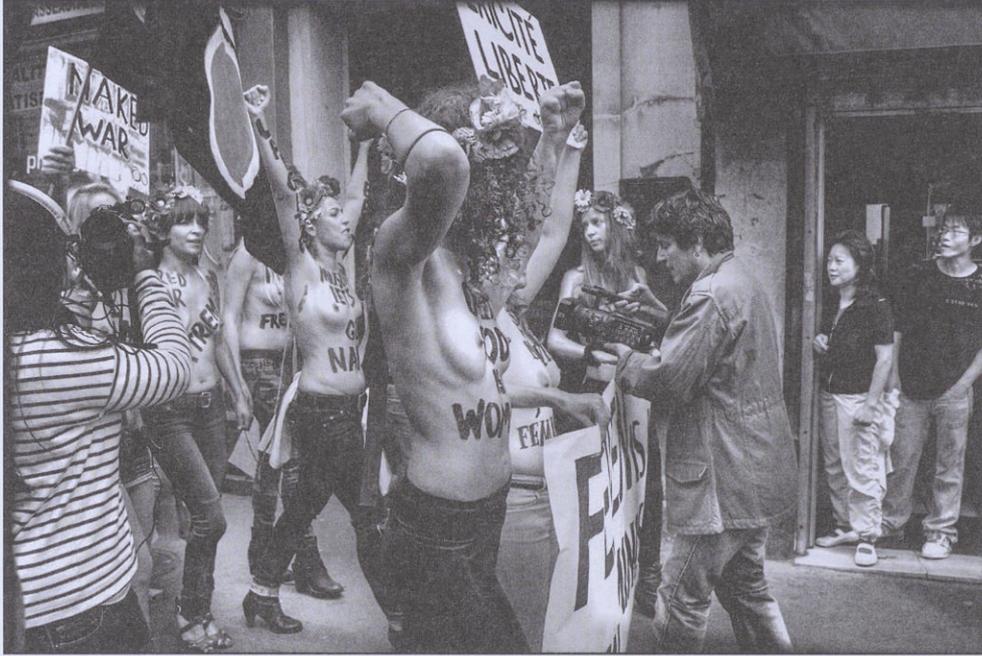
Sur les douze familles concernées, six avaient accepté, courant septembre, le relogement qu'on leur proposait. Les autres hésitaient. En tout état de cause, elles ont dû quitter le 44. ■



Les "Femen" aux seins nus et l'avenir incertain du LMP

Le théâtre du LMP s'est trouvé en septembre au centre d'un tourbillon médiatique : les "Femen", jeunes féministes ukrainiennes contestataires, y ont installé un "centre d'entraînement".

© Christian Adnin



18 septembre : les filles aux seins nus se font photographier et filmer défilant rue Poulet.

fermera ? fermes pas ? La situation du Lavoir moderne parisien, 35 rue Léon, est pour le moins confuse. L'association Procréart, qui gère le théâtre, attend avec inquiétude la décision du juge du tribunal de commerce qui doit statuer le 17 octobre prochain sur la validité du bail de sous-location du bâtiment qu'elle détient depuis vingt-cinq ans. (1)

En attendant, les responsables du LMP ont lancé un appel aux compagnies de théâtre et aux artistes pour qu'ils présentent leurs spectacles ou leurs œuvres et occupent les lieux. «Beaucoup nous ont déjà dit oui, explique l'équipe du LMP. Les compagnies sont conscientes de l'avenir incertain du théâtre qui peut fermer à tout moment. En se produisant chez nous, elles veulent montrer qu'elles nous soutiennent.»

Parmi ces soutiens, un groupe fait actuellement sensation sur la scène médiatique : les Femen. Installées rue Léon depuis fin juillet, elles y ont ouvert en septembre un "centre d'entraînement" international destiné aux femmes. Exercices psychologiques, théoriques et sportifs sont à leur programme. Le fait qu'elles se présentent les seins nus pour attirer l'attention a fait affluer en masse les journalistes de la presse et de la télévision.

17 000 signatures pour le LMP

Les Femen ne sont pas les seules à défendre le théâtre. Philippe Adrien, directeur du Théâtre de la Tempête, a déclaré que le LMP «est un lieu indispensable pour que les jeunes artis-

tes puissent y représenter leurs œuvres». Bizarrement, la presse nationale ne s'est pas précipitée à Vincennes pour en savoir plus.

La programmation est pratiquement bouclée jusqu'à la fin décembre (voir le site www.rueleon.net). Le 6 octobre, une *Nuit noire* fera concurrence à la *Nuit blanche* de la municipalité de Paris. Spectacle et concerts s'y succéderont. On y débattrait également de la place de la culture populaire à Paris.

Du 9 au 13 octobre, une pièce de théâtre intitulée *Petit séjour au Texas* a pour décor le couloir de la mort d'une prison texane. Amnesty International organisera en parallèle un débat autour de la peine de mort.

Début novembre, le festival *Les Évadés du bocal* se penchera sur la

psychiatrie et la folie.

Le LMP va-t-il passer l'hiver ? Le contexte parisien est inquiétant. Les petites salles de spectacle ferment les unes après les autres. Raisons invoquées ? La crise économique, mais aussi la politique culturelle de la Ville de Paris qui, regrette-t-on au Lavoir, «privilégiait les établissements phares au détriment des petites structures».

Il faut également ajouter la pression immobilière que connaît la capitale. Un promoteur a racheté le bâtiment du 35 rue Léon. Nul au théâtre ne doute que le nouveau propriétaire veut raser le Lavoir pour ériger sur le terrain un immeuble de six étages.

Seule une intervention de l'Etat ou de la Ville de Paris pourrait désormais sauver le lieu. Une pétition intitulée «Il faut sauver le Lavoir moderne Parisien» disponible sur internet a recueilli fin septembre plus de 17 000 signatures. Réussira-t-elle à rouvrir un dialogue avec la municipalité qui est aujourd'hui quasiment rompu ?

À moins que le déferlement médiatique généré par les Femen fasse office de sésame. Car on n'a jamais autant parlé du LMP dans la presse que depuis qu'elles s'y sont installées.

Des réactions contrastées

Ce groupe de femmes fraîchement débarquées d'Ukraine se réclame d'un «nouveau féminisme», l'ancien étant mort car il ne fonctionne pas, disent-elles. Leurs protestations seins nus sont présentées comme un défi au patriarcat et à l'exploitation sexuelle des femmes.

La brasserie de la Goutte d'Or ouvre ses portes

Inattendu. C'est l'adjectif qui vient à l'esprit après avoir goûté une gorgée de "Myrha", une bière artisanale aux essences de datte et à la coriandre qui est fabriquée dans la toute nouvelle brasserie de la Goutte d'Or. Après plusieurs mois de travaux et plusieurs semaines de fermentation, la boutique ouvre finalement ses portes le 8 octobre au 28-30 rue de la Goutte d'or.

«Outre la Myrha, les amateurs de bière auront le choix entre la Charbonnière (bière ambrée légèrement fumée), la Château Rouge (rousse piquante aux piments), et l'Ernestine (noix de cola)», explique Thierry Roche, le brasseur.

Cette dernière sera uniquement ven-

due dans le magasin, contrairement aux autres qui seront disponibles chez certains cavistes (par exemple Don Doudine, rue Myrha), épiceries, bars et restaurants de l'arrondissement et aussi du 9e et du 10e. «Le marché de la bière de dégustation est en plein boom, donc j'ai bon espoir que mes bières soient distribuées dans une quarantaine de points de vente d'ici l'année prochaine.» Sur place, les bouteilles d'un demi-litre sont vendues environ 4 €.

Florianne Finet

□ Pour être tenu au courant de l'actualité de la brasserie, il suffit d'aller sur le site :

www.brasserielaGoutte.dor.com

Une manifestation, qui a été organisée le 18 septembre par une quinzaine de Femen, a attiré une centaine de journaliste et photographes.

Certains regardent le groupe avec admiration. «Du jamais vu dans le 18e et au milieu des musulmans de la Goutte d'Or», estime un habitant de l'arrondissement, révélant ainsi une vision simpliste de la diversité culturelle du quartier. D'autres sont plus dubitatifs. «Les Femen affirment lutter contre le patriarcat et l'exploitation sexuelle, s'interroge une habitante du quartier, mais le "patriarcat" les écoute-t-il ? Quand vous êtes nues, on ne vous écoute pas, on vous regarde.»

Quoi qu'il en soit et compte tenu du nombre de journalistes et photographes présents, personne dans la rue, musulman ou non, n'a pu entr'apercevoir les filles. Hormis peut-être les habitants installés à leurs fenêtres en étage. Sous prétexte d'action féministe, les journaux peuvent désormais présenter des photos grand format de femmes aux seins nus. C'est vendeur... Mais cela suffira-t-il pour sauver le Lavoir moderne parisien ?

Nadia Djabali

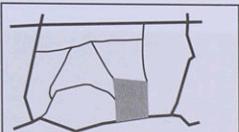
1. Il existe deux réalités juridiques sous le nom de Procréart : une SARL, qui était titulaire du bail de location conclu avec le propriétaire du bâtiment, mais qui a été mise en liquidation, et une association, qui détient un bail de sous-location conclu avec cette SARL.

7 x 7 pour le fleuriste de la rue Doudeauville

L'Atelier floral, la boutique de fleuriste installée depuis un an rue Doudeauville, à l'angle de la rue des Poissonniers, est, depuis septembre, ouverte sept jours sur sept, y compris désormais le lundi, de 9 h à 20 h 30. «On a besoin de fleurs tous les jours», a dit un client, et Anthony Gore, le jeune maître des lieux, a répondu présent.

Ils sont trois à s'occuper de la boutique, d'où la possibilité d'élargir les plages d'ouverture. Initiative appréciée dans le quartier. On fréquente assidûment le fleuriste en effet, pour lui acheter des fleurs mais aussi toute une variété de plantes vertes et de cactées et même des mini-pots de tomates cerises ou de piments ou encore des murs végétaux.

Fraîcheur, originalité et petits prix. Il peut aussi faire des arrangements de cours. Et ce fleuriste vend aussi... le 18e du mois ! ■



La bibliothèque Goutte d'Or est fermée, mais un comptoir de prêt de livres est ouvert en face

La bibliothèque Goutte d'Or est fermée pour travaux depuis le 30 juillet 2011 et ne doit rouvrir qu'en mai 2013, très long délai dû notamment à des retards dans les appels de marchés. Toutefois, depuis la fin septembre, les habitués ne sont plus privés de livres ni obligés de se rendre dans les autres bibliothèques. Un comptoir de prêt est ouvert juste en face, 1 rue Fleury, au centre musical Barbara.

Il est ouvert les mercredis et ven-

dredis de 14 h à 19 h et le samedi de 14 h à 18 h. On peut y emprunter des livres et des magazines provenant des collections adultes ou jeunesse de la bibliothèque. Quelque deux mille ouvrages devraient être disponibles mais on ne peut en commander. Déjà, en juillet, une "bibliothèque hors les murs" avait été instal-



lée dans le square Léon où l'on pouvait lire sur place ou se faire lire si on était encore tout petit.

L'ouverture du comptoir de prêt a été décidée à l'initiative de Daniel Vaillant, ému par cette fermeture prolongée et désireux de ne pas priver de lecture une population qui en a besoin et qui fréquentait assidûment la bibliothèque.

«Qu'elle soit fermée si longtemps est scandaleux, a déclaré le maire au conseil d'arrondissement en septembre. Le dossier a été mal ficelé et, surtout, il est impensable qu'un équipement public aussi indispensable que cette bibliothèque ait été fermé un an avant le début des travaux.»

Les travaux programmés, qui effectivement n'avaient pas commencé début septembre, concernent une remise aux normes, l'amélioration de la circulation, un meilleur accès pour les handicapés et l'installation de nouveaux équipements, notamment informatiques.

À la réouverture de la bibliothèque, les usagers retrouveront les 22 800 livres, les 3 200 bandes dessinées, les 900 livres sonores et les 14 200 disques de la section adultes ainsi que les 14 800 livres, les 2 500 bandes dessinées, les 600 livres sonores et les 1 200 disques de la section jeunesse. ■

Portes d'Or : les artistes de la Goutte d'Or s'exposent



Quelques-unes des œuvres présentées au cours de ces Portes d'Or (choisies de façon tout à fait subjective).

À gauche : "Apesanteur", tableau de Sabine Hartmann.



À droite : "À la Goutte d'Or", une boîte lumineuse de José Cueno,

Portes ouvertes des ateliers d'artistes et des lieux sociaux et culturels de la Goutte d'Or (et quelques-uns de La Chapelle), du vendredi 12 au dimanche 14 octobre : c'est la troisième édition des *Portes d'Or*, long week-end où peintres, sculpteurs, photographes, vidéastes, mosaïstes, stylistes, créateurs de bijoux... exposent leurs créations. L'occasion pour les visiteurs de les rencontrer, d'échanger, d'acquiescer une œuvre.

Trente-six lieux et soixante-dix-sept artistes à pied d'œuvre. Cinq points d'accueil pour se procurer l'affiche réalisée par Wilfried Histi et le plan des lieux d'exposition, pour regarder aussi le book collectif des participants. Ce sont : 19 rue Cavé, 1 rue Dejean, 55 rue Doudeauville, 16 rue Myrha et 11 rue Richomme.

Des événements à ne pas manquer ponctuent la manifestation qui se déroule, comme l'an dernier, le même week-end que la Fête des Vendanges :

- Projection, samedi de 11 h à 19 h

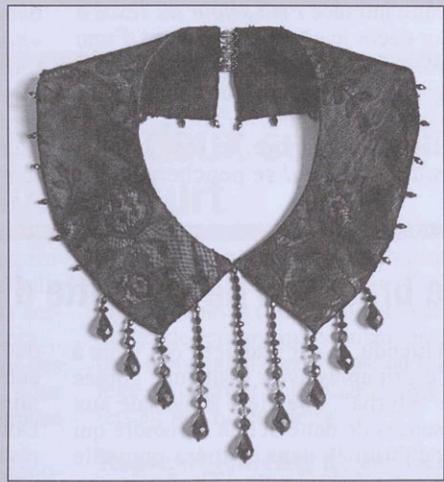
en continu, à l'Institut des cultures d'islam (19 rue Léon), de *La Goutte d'Or, vivre ensemble*, un film documentaire de Bruno Lemesle que l'auteur aura présenté en Algérie, du 2 au 5 octobre, invité à l'initiative de l'ambassade de France.

- Démonstration de gravure sur bois et lino par Oliv Steen, samedi de 14 à 20 h, à la brasserie de bière qui vient d'ouvrir au 28 rue de la Goutte d'Or.

- Samedi à 19 h, lecture d'extraits du nouveau livre de Catherine Krier, *15 jours tout compris* (un voyage à Safi au Maroc), chez les Xéroglyphes (19 rue Cavé).

- Projection, dimanche à 17 h, au centre musical Barbara (1 rue Fleury), de *Paris mon paradis*, un film d'Éléonore Yaméogo racontant l'envers et le revers du mythe Paris-Eldorado.

- Visite audio-guidée de la Goutte d'Or racontée par ses habitants. Écou-



"Pas si sage", un collier de Fanny Kachintzeff, créatrice de bijoux.

teurs à prendre samedi et dimanche, avant 18 h, au café social *Ayyem Zamen* (1 rue Dejean).

□ Vernissages le vendredi 12, à 18 h 30. Visites samedi 13 et dimanche 14, de 11 h à 20 h.

Vanoprix : palissade disparue, trottoir nettoyé

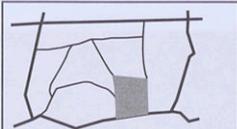
Miracle ! La palissade qui entourait les ruines du magasin Vanoprix, occupant la moitié de l'espace public piétons, a disparu le jeudi 13 septembre au petit matin et le trottoir a été nettoyé.

Vanoprix, grand bazar "discount", à l'angle des boulevards Barbès et de la Chapelle, avait été ravagé par un incendie le 21 juin 2011. Une barrière avait été posée quelques jours plus tard, protégeant le bâtiment ruiné. Elle devait, apprenait-on, rester là en attendant les expertises pour l'assurance.

Toutefois, l'espace derrière la barrière fut immédiatement recouvert de canettes, papiers gras et autres débris jetés par les passants. Au bout de quelques mois, la barrière a été remplacée par une palissade, aussitôt constellée d'affiches pour des concerts, bientôt déchiquetées.

Derrière la palissade, encore des canettes balancées sauvagement, des couches de sacs plastique vides, un amoncellement de cartons. Les cartons ont été enlevés fin août et la palissade est maintenant partie. Il a fallu exactement 449 jours pour rendre le trottoir à nouveau praticable.

Reste à savoir ce que deviendra le lieu. Sera-t-il réhabilité, détruit, reconstruit ? Il devait être cédé par ses propriétaires au groupe Kentucky Fried Chicken (KFC) qui s'est désisté après l'incendie. Qui en veut ? ■



Zone de sécurité prioritaire : la Goutte d'Or en totalité

Des précisions sont données par le préfet de police et par la municipalité du 18e. Mais les actions à entreprendre sont encore à l'étude.

Quelques précisions ont été données sur le projet de "zone de sécurité prioritaire" à la Goutte d'Or (voir notre dernier numéro). Le nouveau préfet de police, Bernard Boucault, à qui le ministre de l'Intérieur avait demandé de fixer les contours de cette zone, vient d'indiquer qu'il s'agira, comme nous le laissons entendre, de l'ensemble du quartier Goutte d'Or, depuis la rue Ordener au nord jusqu'au boulevard de la Chapelle au sud, et du boulevard Barbès à la rue Stephenson.

Les objectifs cités sont : réappropriation de l'espace public, lutte contre les ventes à la sauvette, contre les ventes illégales d'alcool, et leurs conséquences en matière de propreté, de bruit et de libre circulation dans les rues, trafic de stupéfiants, vols et violences, prostitution...

Ce quartier est la seule "zone de sécurité prioritaire" à Paris.

Une lettre aux habitants

Dans une "lettre aux habitants du quartier Goutte d'Or", Daniel Vaillant, maire de l'arrondissement, et Myriam El Khomri, élue du 18e et adjointe au maire de Paris chargée de la prévention et de la tranquillité publique, se disent «satisfaits de la prise en compte par le préfet des difficultés nombreuses concentrées sur ce territoire».

Les actions à entreprendre sont à l'étude. Rappelons que les maires n'ont pas autorité sur les personnels

de police, ni pouvoir de décision sur leurs effectifs. Cela dépend du ministère de l'Intérieur et de son représentant le préfet de police.

Cependant, affirment Daniel Vaillant et Myriam El Khomri, il est prévu «un partenariat opérationnel et préventif. Le préfet de police et le procureur de la République auront pour partenaires privilégiés la Ville de Paris et la mairie d'arrondissement. Une cellule de coopération sera mise en place. Ce partenariat se fera en lien constant avec les acteurs du quartier (habitants, associations, club de prévention, Éducation nationale).»

Cette "cellule" ne se substituera pas aux autorités de police, mais définira des «actions conjointes» entre la police et les services de la Ville, notamment en matière d'amélioration de l'espace public et de prévention.

Davantage de policiers ?

Un renforcement de l'action policière est annoncé - ce qui ne signifie pas forcément une augmentation du nombre de policiers dans l'arrondissement : le budget 2012, établi par le gouvernement Sarkozy, prévoit une nouvelle diminution des effectifs en France. C'est seulement à partir de 2013 que cette tendance pourrait être inversée. Cependant le préfet annon-



ce d'ores et déjà «une amplification de l'investigation judiciaire».

On a pu constater, surtout à Barbès, une présence accrue de policiers, notamment de CRS. Cependant les

habitants du quartier savent, par expérience, que cela ne garantit absolument pas une action efficace contre les nuisances graves qu'ils subissent.

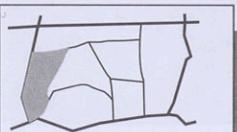
La question n'est pas : combien de policiers ? Mais : quels objectifs leur sont fixés, comment agissent-ils ? Il faut à la fois améliorer l'efficacité de l'action et le respect des personnes.

D'un pas tranquille

Un jour de septembre, comme tous les après-midi à Barbès, des CRS étaient là. Et au lieu de se poster aux points où leur présence peut efficacement empêcher que s'agglutine une foule de vendeurs de cigarettes de contrebande empêchant l'accès des piétons au métro, les voilà qui partent en balade par groupes de trois tout au long du boulevard, en bavardant, effectuant quelques contrôles d'identité au hasard : il faut bien tuer le temps. Et puis, en approchant du métro, les voilà qui passent, d'un air nonchalant, sans tourner la tête, entre deux rangées de vendeurs de Marlboro, qui ont caché les paquets de cigarettes dans leurs blousons et qui tranquillement les regardent.

C'est anecdotique, mais c'est, d'un bout à l'autre, un exemple de ce qu'il vaut mieux ne pas faire. Les habitants du quartier ont des yeux pour voir.

René Molino



Là-Haut, rue Hégésippe-Moreau

Là-Haut, c'est un bistrot-restaurant récemment installé à l'angle pentu des rues Hégésippe-Moreau et Pierre-Ginier. Autour du bar comme en terrasse, on y vient déjeuner ou dîner, prendre une consommation, voire un dessert en après-midi, et lors des concerts en fin de semaine.

Sensible «à la bonne bouffe et aux produits frais du marché», Emmanuel Miatello, le patron souriant et discret, ex-coordonateur de réseaux hospitaliers, s'est reconverti dans la restauration «avec une âme».

On choisit parmi les formules à déjeuner : plat (12 €), entrée-plat ou plat-dessert (15 €), voire entrée-plat-dessert (17 €). Dîner à la carte ou, dès 17 h 30, généreux choix de tapas (calamars frais, charcuterie espagnole...) présentés sur planche de bois. Depuis le poisson quotidien acheté à la criée jusqu'aux viandes de Charolais et tartares au couteau, sans oublier les volailles, légumes et fruits, tout est issu du marché de Rungis.

Le chef, méditerranéen tout comme Emmanuel le patron, veille à la fraîcheur et à la qualité des produits proposés. Riz basmati, ratatouille maison, wok de légumes frais, gratin dau-

phinois, frites coupées à la main ou purée gourmande à l'huile d'olive, s'harmonisent avec les mets proposés.

Côté cave, Emmanuel arrête son choix de vins à prix raisonnables après visite en chais, l'objectif maison étant «de ne pas assommer le client», même s'il dispose de quelques pomerol et autres grave.

Jacqueline Gamblin

□ 1 rue Hégésippe-Moreau.
01 44 70 05 42.

Fermé samedi et dimanche.

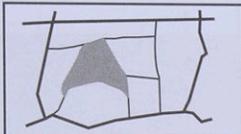
La cuisine ferme à 15 h mais le bistrot reste ouvert. Le soir, la cuisine fonctionne jusqu'à 22 h 30, parfois plus tard selon l'affluence.

Rue Capron, le centre de fitness fait problème

Les habitants de la rue Capron situés en face du nouveau "Fitness Parc", ouvert le 31 juillet (voir l'article dans notre numéro de juillet-août), n'arrivent pas à s'y habituer. Comme ils le craignaient, les gênes sont nombreuses.

D'abord le bruit des motos qui s'arrêtent juste sur le trottoir devant le centre de fitness, c'est-à-dire aussi juste devant chez eux : si les voitures ne peuvent pas stationner dans cette partie de rue naguère tranquille, les deux-roues le peuvent, même si théoriquement c'est interdit. Et puis les néons éblouissants, le bruit et la chaleur des ventilations...

Mme Xica d'Antume continue de protester auprès de la mairie en son nom et en celui de ses voisins. ■



Rue Francœur, la grande école du cinéma : la Fémis

Dans les anciens studios Pathé, rue Francœur, la Fémis ne forme pas seulement des réalisateurs de films : on y enseigne une grande diversité de métiers. En voici quelques exemples.

Dossier réalisé par Annick Amar et Michel Breisacher

10 000 m² de locaux et toutes sortes de métiers

Installée 6 rue Francœur, dans les anciens studios Pathé, la Fémis est l'un des établissements d'enseignement supérieur de notre arrondissement. De son vrai nom *École nationale supérieure des métiers de l'image et du son* (1), c'est un établissement public de formation aux métiers de l'audiovisuel et du cinéma, une grande école sous la tutelle du ministère de la Culture.

L'admission s'y fait sur concours, ouvert aux titulaires d'un diplôme de niveau bac plus deux. Un concours difficile et très sélectif (3 % de réussite !) qui vise surtout à détecter la personnalité, les aptitudes, les compétences, le talent artistique des postulants. Les débouchés professionnels étant assez restreints, il n'y a qu'une quarantaine d'élèves par promotion.

Quatre ans de formation

L'enseignement fait alterner sur quatre ans des cycles de cours, conférences, séminaires avec les différentes pratiques des métiers du cinéma : scénariste, réalisateur, producteur délégué (responsable de la fabrication et de la sortie du film), directeur de production (responsable des opérations administratives, logistiques et financières), chef opérateur (directeur de la photo, responsable des lumières, des images), ingénieur du son, chef décorateur, chef monteur (celui qui, à partir de séquences dont l'ordre de tournage ne suit pas la chronologie du scénario, doit organiser le récit).

S'y ajoutent deux filières plus courtes : une formation de script (la script est la secrétaire du tournage, celle qui doit veiller à tout, éviter toute erreur, tout problème), et une formation à la distribution et à l'exploitation de salles.

Nouvelles technologies

Dans une industrie en pleine mutation, entre autres avec le développement du numérique, la Fémis veut rester toujours en prise avec l'évolution des métiers. « Notre objectif est de former des artistes-techniciens qui maîtrisent les nouvelles

technologies sans en être esclaves », nous explique Marc Urtado, directeur technique depuis trois ans de la Fémis qui, rappelle-t-il, est d'abord une école d'art.

Intermittents du spectacle

L'une des caractéristiques des diverses professions du cinéma est l'intermittence : un intermittent du spectacle travaille par contrat avec des entreprises pour des périodes plus ou moins longues (des sortes de CDD) ; il est payé au cachet, selon la durée de son engagement, et il alterne des périodes d'emploi et de chômage. Les élèves de l'École en prennent vite conscience puisque, contrairement à un établissement classique, il n'y a pas de corps professoral à demeure : les enseignants sont des professionnels du cinéma, intervenant ponctuellement par vacations, selon les besoins et selon leurs propres disponibilités.

Autre trait caractéristique, l'échange, institutionnalisé dans un partenariat avec la *Filmakademie* du Bade-Wurtemberg en Allemagne, mais aussi par échanges d'élèves avec des établissements d'Argentine, des États-Unis, du Japon et de Suisse.

Moyens techniques importants

Les moyens techniques de l'École sont importants : ses 10 000 m², accrochés sur dix niveaux, comportent quatre plateaux de tournage, des magasins de matériels pour prises de vue, prises de son, l'éclairage, des ateliers de menuiserie et décors, trente salles de montage, deux auditoriums numériques, un studio d'enregistrement, trois salles de projection, à quoi s'ajoutent des salles de cours et un centre de documentation.

M. B.

1. Fémis est l'abréviation de l'ancien nom de l'école : *Fondation européenne des métiers de l'image et du son*. Créée en 1986, installée d'abord au Palais de Tokyo dans le 16^e arrondissement, puis à partir de 1994 rue Francœur dans le 18^e, la Fémis a succédé à l'ancien IDHEC (Institut des hautes études cinématographiques).



La grande cour d'entrée. Au fond, la rue Francœur.

Reportage photo Thierry Nectoux (www.chambreiro.com)

Un menuisier prestidigitateur

L'atelier de menuiserie et serrurerie, où l'on travaille principalement à la fabrication des décors, est un important outil pédagogique. Il y a d'abord l'atelier proprement dit, bien équipé en machines (raboteuse, dégauchisseuse, plan de découpe) et en matériaux (panneaux de contreplaqué, bastaings, tasseaux). On y prépare des éléments de structures qui sont ensuite assemblés sur chaque plateau pour les exercices de mise en scène et de tournage. Auparavant les élèves débattent de la mise en perspective des décors. Sur les plateaux aussi, on dispose

d'outils : les passerelles sont construites avec la salle ; les praticables (structures rectangulaires en bois transformables et déplaçables selon les besoins) sont, comme les décors, fabriqués par les menuisiers.

Claude Doare anime l'atelier de préparation. Il engage, selon les besoins, des intermittents du spectacle. Les élèves découvrent ainsi les problèmes de construction et les possibilités de transformation des éléments de décor (peintures, tissus, éclairages, etc.).

Ce menuisier est un prestidigitateur : « Il s'agit de guider le regard

L'apprentie scénariste

«**C**'est la photo qui m'a menée au scénario !», explique Elisabeth Chanay, 29 ans, nouvellement diplômée après sa quatrième et dernière année au département "scénario" de la Fémis.

Son intérêt pour le métier de scénariste, Elisabeth l'a découvert lors des ateliers d'écriture qu'elle suivait au sein du département "cinéma et photographie" de l'université Lumière-Lyon où elle étudiait les lettres parallèlement à la photo.

«*Avant, dit-elle, j'écrivais à partir d'une image ; aujourd'hui, j'écris des histoires pour qu'elles soient mises en images. Le prof nous montrait une photo à partir de laquelle on devait écrire une histoire, celle qu'on voulait, sur un personnage de la photo, ou sur un lieu représenté, ou un objet. Puis on lisait les textes ; on se rendait alors compte qu'une même image pouvait raconter des histoires complètement différentes.*»

Titulaire d'une licence de cinéma,

elle réussit le concours option scénario de la FEMIS, à l'âge de 25 ans. La première année est un tronc commun où se retrouvent, pour un même enseignement, tous les élèves des sept départements de l'école. Il y a entre quatre et six étudiants par section. C'est à partir de la deuxième année que les élèves se spécialisent. Cette année-là, les apprentis scénaristes doivent écrire deux longs métrages.

L'année suivante, ils écrivent le scénario d'un long-métrage ainsi qu'un document réunissant l'ensemble des informations relatives aux personnages d'une série (profils psychologiques, biographies fictives, habitudes vestimentaires, évolutions possibles des protagonistes...). Cela permet à chaque scénariste d'écrire des épisodes d'une série sans erreur de continuité.

La troisième année, c'est aussi et surtout un séjour de deux mois à New York financé par l'école, au cours duquel les élèves scénaristes suivent un atelier d'écriture dirigé par le célè-



Elisabeth Chanay : «Le scénariste est un des piliers d'un long-métrage.»

bre auteur de cinéma et de théâtre Israël Horovitz, et participent à un module de série télévisée dirigé par le scénariste Frank Pugliese.

La crainte de la solitude

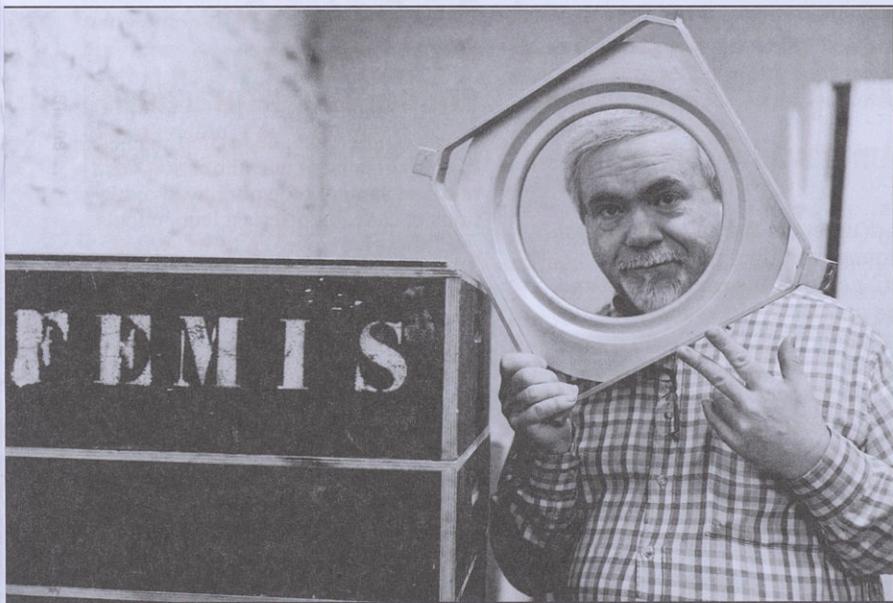
Entre la fin de la troisième année et le début de la quatrième, les élèves font un stage d'un mois dans le monde de la télévision ou du cinéma. Enfin, ils écrivent un scénario de fin d'études avant la délivrance de leur diplôme.

«*Un fait divers, ça peut être une bonne base, mais c'est au scénariste d'en faire une histoire qui tient la route. Je m'inspire certes de la vie de tous les jours mais aussi des livres ; je suis très favorable à l'adaptation des œu-*

vres littéraires, reconnaît Elisabeth. En France, comme beaucoup de réalisateurs écrivent eux-mêmes leurs films, parfois on oublie que le scénariste est un des piliers d'un long métrage», regrette-t-elle.

Elle n'exclut pas, s'il le faut, de partir à l'étranger pour exercer son art. «*Aux États-Unis, le métier de scénariste est plus valorisé car la production a d'abord un scénario dans les mains, puis elle choisit un réalisateur.*»

Passionnée par son futur métier, elle avoue craindre la solitude inhérente à la profession. C'est la raison pour laquelle elle a une préférence pour les projets en coécriture qui lui permettent de développer son goût du travail en équipe.



Gilles Doisy, responsable de l'atelier "éclairagisme".

pour changer l'espace, jouer avec les lumières et les formes. Tout peut se transformer. Ce qui était étagère devient, en s'inclinant, stores ou jalousies. Le décor, en plateau, est une boîte autour de laquelle on construit les éléments nécessaires.» Le cadre métallique, qu'assemblent sous nos yeux deux serruriers intérimaires, pourra devenir ouverture de porte, de fenêtre ou autre.

Élèves et enseignants expriment leurs besoins. À Claude de leur faire comprendre les contraintes, prendre en compte les éléments factuels d'un travail : époque, lieu de l'action, rapidité d'exécution, moyens techniques disponibles, maîtrise budgétaire. «*L'important, pour moi, n'est pas de*

construire des décors mais de former les élèves. Mon rôle est de rendre leurs idées faisables !»

Un chef décorateur doit savoir bidouiller à partir d'un croquis pour arriver au réel. Pour cela, la Fémis fournit à ses élèves un cadre de métiers traditionnels d'intérieur adaptés à une haute technologie. L'un des quatre plateaux comporte un fond vert. Ce fond uni permet les détournages d'images par ordinateur et donc, après tournage, les incrustations d'objets dans le décor saisi.

Outre des travaux réguliers de petite ou moyenne ampleur, exercices de formation, Claude et ses collègues réalisent trois gros décors par an.

M. B.

Le maître des lumières

Autre apprentissage, l'éclairage. De lui dépendent l'ambiance d'une scène, la profondeur de champ, et même les expressions des visages des acteurs. Le maître des lumières est le chef d'atelier Gilles Doisy.

Il travaille en écoutant les demandes des utilisateurs. Contrairement à son collègue Claude, Gilles ne sort que peu de son atelier. Lors de leur première visite, les élèves reçoivent une liste des matériels disponibles. Puis, lorsqu'ils reviennent pour les besoins de leur réalisation, Gilles, attentif à leurs questions, leur répond par des suggestions et des choix techniques, en ajustant ses propositions de fournitures à chaque projet.

Il tient sous sa houlette, outre les matériels d'éclairage, des câbles de liaison et des moyens de fixation, mais aussi de mobilité, comme des palans et rails, ainsi que des cales ou des bastaings, qui permettent de stabiliser les supports du matériel. Tout à côté, sont rangés des générateurs, nécessaires pour l'alimentation en extérieur.

Des matériels lourds

Les problèmes d'organisation tiennent aussi au poids des matériels. Les projecteurs, souvent avec leur trépied, pèsent lourd. Un gros rouleau de câble d'alimentation triphasé fait 30 kilos. Les élèves doivent apprendre

à manipuler avec soin ces instruments.

Gilles dispose d'une vaste palette de projecteurs, allant de quelques centaines à plusieurs milliers de kilowatts, capables de donner la chaleur qu'il faut : «*On croit toujours que la lumière du soleil est jaune. Pas du tout, cette lumière est bleue !*» Un bon chef-machino sait qu'il doit aligner au moins 5 600 kW pour rendre homogènes les couleurs.

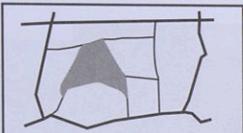
Une petite pluie

À lui d'apprendre aux élèves à quel endroit placer quelle lumière, et comment bien poser le matériel : «*Au moment où on installe le matériel en extérieur, tout va bien. Mais arrive une petite pluie et le sol qu'on avait choisi si plan devient une gadoue où rien ne tient. Ou alors, vous vous êtes posés sur une plage, sur du sable bien dur ; vient la pluie et vous n'êtes plus sur la plage, mais sur des vagues ; le terrain s'affaisse. C'est là qu'on comprend l'importance des cales !*»

Bien entendu, ici aussi le numérique apporte des changements, avec une plus grande plage de sensibilités disponibles, en affinant et transformant profondément les possibilités des jeux de lumière.

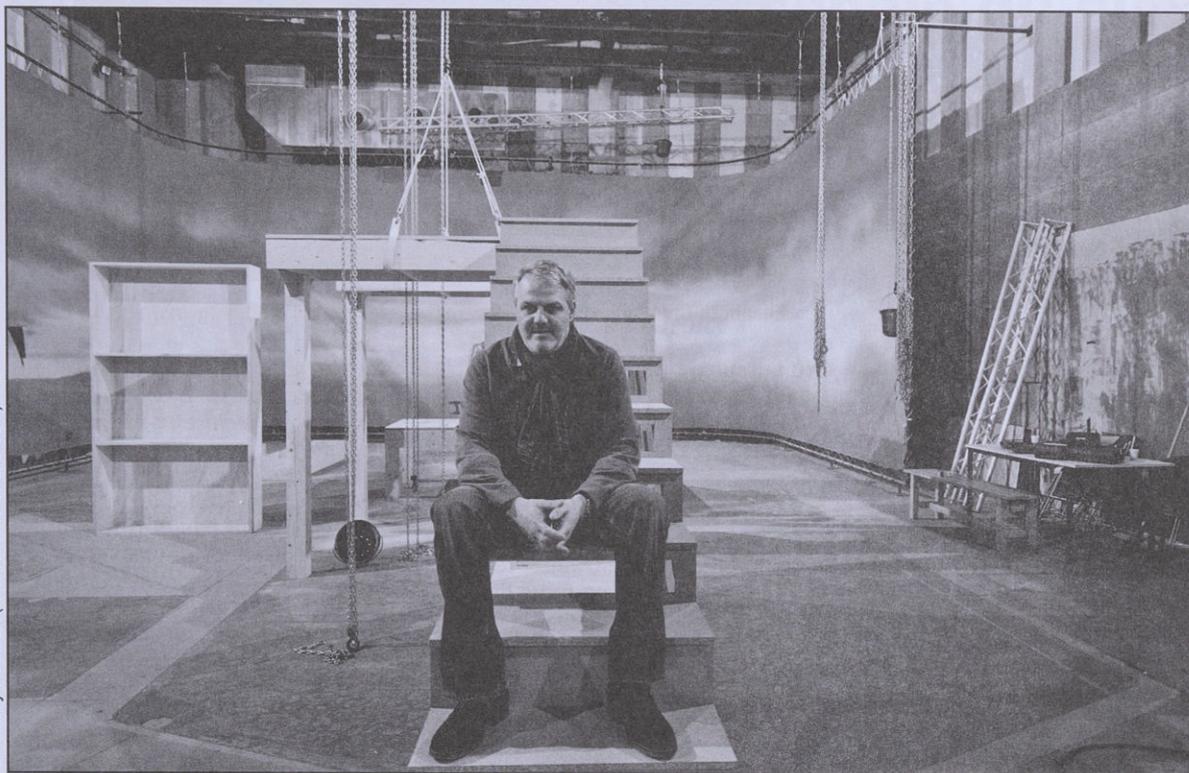
M. B.

(Suite de ce dossier en page 12)



La Fémis (suite du dossier des pages 10 et 11)

© Thierry Nectoux (www.chambre noire.com)



Marc Urtado, directeur technique de la Fémis.

Deux jeunes réalisateurs s'expliquent

Raconter des histoires, transmettre des émotions, organiser un travail d'équipe...

«**R**aconter des histoires qui transmettent des émotions, par un médium, celui du cinéma», répond Yann Delattre, 26 ans, diplômé du département "réalisation" de la Fémis depuis juin dernier, lorsqu'on lui demande de définir son métier. «Le réalisateur, c'est celui qui porte la vision d'un film et qui s'efforce d'organiser le travail des comédiens et de l'équipe technique», déclare Joseph Minster, 24 ans, en quatrième et dernière année de formation.

Les Dents de la mer à 3 ans

«J'ai passé une grosse partie de ma vie d'enfant et d'adolescent à voir des films d'action, d'horreur, d'aventures, ou des comédies populaires, poursuit Yann. Allongé sur le canapé, j'aimais être embarqué dans un autre univers, happé par une histoire, propulsé ailleurs. Lorsque, à 3 ans, j'ai vu Les Dents de la mer, j'ai été traumatisé, mais dans le bon sens : ce film m'a tellement plu, m'a laissé des images si fortes que ma vocation pour ce métier est devenue une évidence. Steven Spielberg est le plus grand raconteur d'histoires que je connaisse, son cinéma est accessible à tous et non dénué de profondeur !»

«Moi, confie Joseph, j'ai voulu devenir cinéaste à 9 ans, quand j'ai vu Star Wars. Je n'oublierai jamais

le premier plan du film dans lequel un vaisseau arrive derrière le public et s'avance vers l'infini de l'espace ; cela m'a bouleversé et je me suis dit que je voulais être capable de procurer à des spectateurs les mêmes sensations.»

Joseph a réussi le concours de la Fémis à sa deuxième tentative. «La première fois, je pense que je manquais de maturité», reconnaît-il. Le concours se déroulait en trois tours. Premier tour : une analyse de film, puis réalisation d'un dossier d'enquête sur un sujet large. Deuxième tour : écriture d'un synopsis (scénario résumé) comprenant une scène dialoguée, puis exercice de direction de deux acteurs sur un plateau devant des professionnels. Troisième tour : un entretien de personnalité.

La direction des acteurs

«À la Fémis, dit Yann, l'enseignement laisse beaucoup de place à l'expérimentation personnelle : c'est au cœur du travail de réalisation qu'on apprend le plus.» La première année est commune à toutes les spécialisations proposées par l'école. En deuxième année, les élèves réalisateurs font une fiction et un documentaire. En troisième année, une fiction en 35 millimètres (pellicule large de professionnel). En quatrième année, le travail de fin d'études réside en la réalisa-

tion d'un court-métrage libre, soit fictionnel soit documentaire.

«C'est un bonheur de voir une scène qu'on a écrite prendre vie sur un plateau, s'exclame Yann quand on lui demande ce qu'il aime le plus dans son métier. J'apprécie aussi le travail d'équipe, l'énergie qui se déploie pour faire un film, et puis le choix et la direction des acteurs. À l'inverse, les moments de doute où on ne sait pas si ce qu'on fait sur le plateau est bien ou mal, les moments de découragement quand j'écris, sont les aspects du métier qui me rebutent.»

«L'idée qu'au départ il n'existe rien, qu'à la fin il y a un film et que d'une certaine manière je suis à l'origine de ce résultat, est un enchantement, avoue Joseph. Mais la solitude qu'implique nécessairement l'aspect "chef d'équipe" est souvent difficile à vivre.»

Aux aspirants réalisateurs, Joseph conseille de «commencer à faire des films... même avec un téléphone portable, ou avec une petite caméra bon marché. C'est le meilleur moyen de s'entraîner et d'éprouver son désir pour le métier !»

Yann conclut : «Être réalisateur est avant tout un artisanat, il n'y a pas de mystère de la création. Mais l'effet d'un film sur le public sera toujours plus mystérieux que sa fabrication !»

A. A

Jean Reno au Secours populaire

Le local du Secours populaire, au 10 rue Montcalm, s'est transformé, un jour et une nuit de la mi-août, en studio de télévision : ce lieu, qui se consacre à la distribution de colis alimentaires (plus de 10 000 bénéficiaires) est devenu pour quelques heures un refuge pour personnes en difficulté à l'occasion du tournage d'une future série télévisée, *Le Grand*. Jean Reno y tient le rôle principal, celui de Jo Le Grand, commandant de la brigade criminelle enquêtant à travers Paris.

Pendant le tournage, des bénévoles du Secours populaire ont joué les figurants et, avant de partir, outre une indemnité financière, la production a nettoyé et repeint les locaux. Bonne aubaine !

La série, huit épisodes de 44 minutes, sortira en 2013 sur TF1. C'est une série à vocation internationale, tournée en anglais, créée par René Balcer, le scénariste des séries américaines *New York police judiciaire* et *New York section criminelle*. Ce sera le premier grand rôle sur petit écran de Jean Reno.

Rue Eugène-Sue : les commerçants animent leur quartier

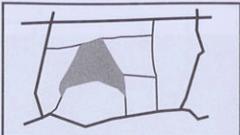
Les commerçants de la rue Eugène-Sue organisent une animation vendredi 5 et samedi 6 octobre avec réductions et cadeaux offerts à leurs clients.

L'initiative revient à Mme. Aymar, de la librairie-presserie. Profitant du fait que, ce jour-là, *Le Parisien* célèbre le lancement d'un nouveau magazine, elle a décidé d'offrir un paquet de bons pour chaque exemplaire du journal acheté. D'autres commerçants se sont joints à elle. Ainsi, le boucher offre un saucisson dès 20 € d'achat ; le boulanger donne, à tout acheteur de quatre croissants, un de plus ; la pizzeria *Pulcinella* fait 10 % de réduction dans son nouveau restaurant, *l'Angolo* (à l'angle de la rue Ramey) ; et le magasin *Terre et objets* invite à une séance de modelage de l'argile pour petits et grands... ■

Vandalisme dans les jardins

Au matin du samedi 15 septembre, le gardien du square Serpollet n'a pas pu ouvrir comme d'habitude avec sa clef, le cadenas fermant les grilles avait été cassé. Vandalisme.

Le joli jardin qui monte de la rue des Cloys à la rue Marcadet n'était pas spécifiquement visé (contrairement à juin 2008 où il avait été saccagé, et où la stèle à la mémoire des enfants juifs déportés avait été renversée). Cette nuit du 15 septembre, en effet, des intrusions se sont produites dans quelque quatre-vingt squares parisiens, leurs cadenas étant eux aussi brisés. Déprédations concertées, mais qui ? ■



Le fabricant de pipes de la rue Ordener

C'est l'occasion qui fait le pipier ! Thierry Melan fabrique des pipes et il répare, même des pièces de collection.

« **J**e suis entré par accident dans le métier d'artisan pipier, reconnaît Thierry Melan, 46 ans, installé depuis cinq ans au 100 rue Ordener. À l'origine, j'étais chef cuisinier. J'étais un simple fumeur de pipe. Un jour de 1996, ma pipe s'est abîmée et j'ai décidé de la réparer moi-même alors que d'habitude je me contentais de la laisser de côté et d'en prendre une autre car j'en avais un gros stock... »

Pour réparer le tuyau de sa pipe, il cherche d'abord des solutions dans des ouvrages professionnels, puis va voir des fabricants pour se procurer de l'acrylique, matière du tuyau de sa pipe. Il en achète et il se met à réparer.

Il continue avec d'autres pipes qu'il avait mises de côté depuis longtemps. « Puis, raconte-t-il, mes amis ont vu mon travail et ont fait appel à mes services. Enfin, j'ai fait des stages chez des artisans pipiers pour continuer d'apprendre à réparer – et non, au début, pour faire carrière en tant que pipier. »

Le paradis de la pipe

« Le véritable déclin de ma nouvelle vocation a eu lieu lorsque j'ai travaillé quelque temps pour un pipier, qui m'a trouvé doué. Puis lorsque deux fumeurs de pipe m'ont entraîné, dans le Jura, à la Confrérie des maîtres-pipiers de Saint-Claude, où j'ai été intronisé », se souvient-il avec une pointe d'émotion. La confrérie

avait été créée en 1966 par l'ancien président du Conseil et de l'Assemblée nationale, Edgar Faure. Elle intronise, chaque année, le "Premier Fumeur de France" sur des critères liés principalement aux connaissances relatives au tabac et à la pipe.

« À Saint-Claude, on est au paradis de la pipe, avec ses ateliers et ses vieilles machines ; c'est à partir de là, que j'ai décidé de m'investir dans ce métier. N'importe qui peut prendre un morceau de bois et se dire pipier mais seule la Confrérie vous délivre le titre de maître-pipier, lorsqu'elle a reconnu la qualité de votre travail », ajoute-t-il avec fierté.

Des vis en os de cheval

« Le métier attire de moins en moins de monde, admet-il, nous ne sommes que deux fabricants de pipes à Paris. » Toutefois, Thierry a plusieurs cordes à son arc. Outre la fabrication, il répare, entretient des pipes en bois de bruyère et en écume de mer.

Il possède aussi une spécificité : la restauration de pipes de collection. « J'adore travailler avec les matières traditionnelles, dit-il. Par exemple, au début du vingtième siècle, les pipes étaient assemblées avec des vis en os de cheval ; j'achète donc des os dans des boucheries chevalines, puis je fabrique mes vis. Pour faire tenir la vis en os de cheval, j'achète de la colle de poisson dans des magasins spécialisés... Auparavant

je la fabriquais moi-même en cuisant, pendant plusieurs heures, la tête et les arrêtes des poissons. J'ai arrêté à cause de l'odeur car mes chats m'adoraient mais pas mes voisins ! » plaisante-t-il.

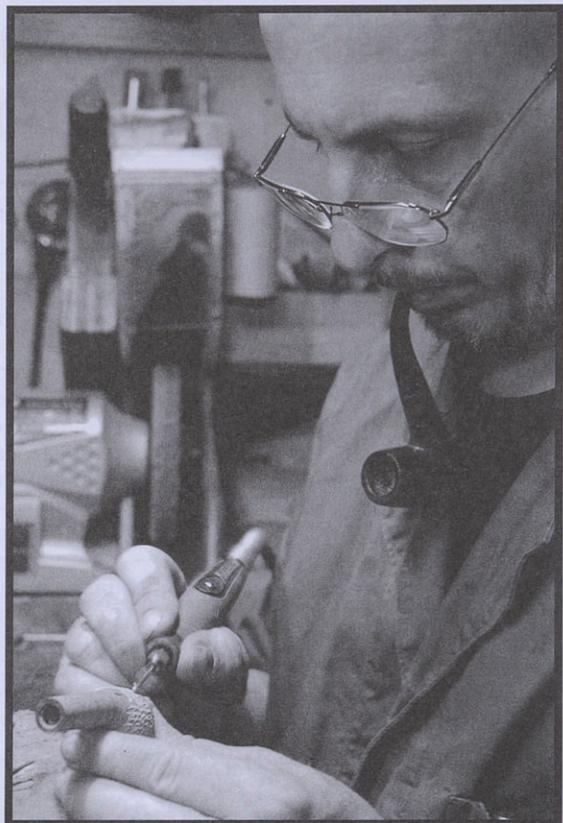
Attaché au 18e

« Je ne pourrais vivre que dans le 18e arrondissement », affirme-t-il. Il y habitait déjà à l'âge de 6 ou 7 ans, avec sa mère, rue du Chevalier-de-la-Barre. Il y est revenu à 20 ans. Il y a rencontré sa femme, Magaly, lorsqu'il était cuisinier dans un restaurant grec de l'arrondissement.

Logiquement, lorsqu'il a décidé de se mettre à son compte, c'est ici qu'il a installé son atelier. Deux ateliers plutôt, qu'il loue, dont l'un contient des machines de base, l'autre des machines à sabler.

Ses tarifs ? « Cela dépend de la qualité du bois, du temps et du type de travail effectué. Une fois mes charges payées, il ne me reste plus grand-chose car en tant qu'artisan je suis vampirisé par l'État. »

« Cependant, ajoute-t-il, mon métier me comble car j'aime travailler des matériaux comme le bois ou l'ébonite (un mélange de caoutchouc et de sou-



© Bruno Lemesle

fre), seul dans mon atelier, sans horaire. » Le vendredi, il va chercher dans les bureaux de tabac les pipes abîmées et déposées par les clients, il les répare, puis il les rapporte belles comme un sou neuf le vendredi suivant.

« Mes clients sont surtout, comme moi, des passionnés de l'objet-pipe, collectionneurs, simples fumeurs, ou les deux à la fois. À la rentrée, il y aura, pour la première fois, à la Civette de la place des Abbesses, une vitrine complète de ma gamme de pipes », annonce-t-il.

Annick Amar

□ 100 rue Ordener. 01 71 20 12 60.

Antennes Orange rue Marcadet, la manif' du Collectif 173.



© Bruno Lemesle

Malgré la mobilisation engagée depuis le début de l'été et la surveillance des lieux par les opposants aux poses d'antennes de téléphonie mobile, Orange a réussi à poser, en catimini, trois antennes 4G sur le toit du 173 rue Marcadet.

La protestation, toutefois, continue. Jeudi 23 septembre, le "Collectif du 173" a organisé, en fin d'après-midi, une manifestation "larmes d'orange en jus", avec quelques enfants des riverains et des écoles environnantes de cet immeuble.

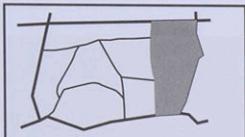
Bien décidés à poursuivre leur mouvement, les adhérents du Collectif ont réuni deux mille signatures et, ce jeudi-là, ils ont manifesté, réunis en musique au pied de l'immeuble avec banderoles et calicots. Ils étaient une cinquantaine d'adultes mais très très

peu d'enfants, alors que l'idée était d'en rassembler beaucoup et de leur faire détruire une antenne "symbolique" en carton. Une petite blonde, toutefois, était bien là, criant joyeusement « Veux pas z'antennes » et récompensée par un jus... d'orange bien sûr.

La direction régionale d'Orange souligne que si la station est installée, l'antenne ne serait pas activée tant qu'on ne connaîtrait pas le résultat des mesures en cours, demandées par la mairie du 18e opposée à cette implantation, et réalisées par l'Agence d'Écologie Urbaine.

L'installation qui, selon Orange, « respecte toutes les obligations légales », est orientée, dit-elle, « de façon à ce qu'il n'y ait pas de champ direct sur l'école ».

Jacqueline Gamblin



Des noms de femmes pour neuf stations de la ligne T3 du tramway

Dans le 18e, il y aura une station "Colette-Besson".

Maryse Bastié, Alexandra David Neel, Marie de Miribel, Séverine, Adrienne Bolland, Delphine Seyrig, Ella Fitzgerald, Rosa Parks, Colette Besson : de la Porte d'Ivry à la Porte de la Chapelle, neuf des vingt-six stations de la ligne T3 du tramway vont porter des noms de femmes, hommage à celles qui ont marqué le XXe siècle.

Deux de ces femmes auront droit de cité dans notre arrondissement ou tout près : la station Rosa Parks se trouve à la Porte d'Aubervilliers, dans le 19e mais à quelques encablures du 18e. Rosa Parks est cette Noire de Montgomery, dans l'Alabama, qui s'assit le 1er décembre 1955 à l'avant d'un bus et refusa de céder sa place à un Blanc. Acte courageux en pleine ségrégation raciale, qui suscita une mobilisation de la communauté noire et de blancs opposés à l'inégalité, et qui amena un an plus tard la Cour suprême des États-Unis à abolir la ségrégation dans les bus.

Quant à Colette Besson, dont la station se situe franchement dans le 18e, en face de la cité Charles-Hermite et juste avant le terminus, c'est une championne française d'athlétisme qui remporta la médaille d'or du 400 mètres en 1968 au Jeux olympiques de Mexico.

L'initiative d'honorer ainsi des femmes revient à Annick Lepetit, députée du 18e, et jusqu'à cet été adjointe au maire de Paris chargée des transports.

Lors de l'inauguration d'une exposition, *Femmes du tram*, qui s'est

tenue du 12 au 26 septembre dans le hall de notre mairie (elle va tourner dans d'autres mairies concernées), Annick Lepetit a souligné combien il fut difficile de convaincre la RATP d'innover et de ne pas continuer à baptiser les stations simplement du nom de la rue la plus proche. «*Au lieu de Colette-Besson, on me proposait Fillettes car la station se trouve près du stade des Fillettes et de la rue du même nom, et on me faisait remarquer que Fillettes était un nom féminin*», a-t-elle rapporté en souriant. Finalement, la cause des femmes a eu gain de cause.

Marie-Pierre Larrivé



Colette Besson aux J.O. de Mexico.

Rue Philippe-de-Girard

Le Prince et le génie dans la cour



Une répétition des comédiens avec des enfants de la cité.

Au 54 rue Philippe-de-Girard, dimanche 2 septembre, *Le Prince et le génie* sont venus enchanter la cour d'une cité HLM abritant 250 logements, gérée par la RIVP (Régie immobilière de la Ville de Paris). Le conte, issu des *Mille et Une nuits*, fut réécrit avec humour et à-propos en une pièce féerique et burlesque qui tint en haleine la trentaine d'enfants et autant d'adultes présents. Marionnettes, chants, danses, mimes, décors et costumes, jeux d'acteurs, tableaux et textes étaient légers, pétillants. Quelques voisins regardèrent depuis leur fenêtre sans descendre, d'autres passèrent et regardèrent brièvement avant de continuer leur chemin.

En une heure de spectacle, les enfants auraient pu trouver le temps long, ce ne fut pas le cas, au contraire : ils étaient mis à contribution. Durant la semaine précédente, la représentation fut préparée avec eux pour qu'ils interviennent lors de

quelques scènes. Cet atelier théâtral, offert par la compagnie *Les Réveurs*, ne rencontra pas l'intérêt mérité au vu des sourires et des rires que les acteurs soulevèrent. Peu de parents s'investirent ou laissèrent leurs enfants s'y impliquer. Méfiance, a priori... mais surtout inertie face à tout ce qui est nouveau. Le temps est nécessaire pour tisser des liens.

Les trois acteurs et leur musicien redonnèrent à cette cour sa fonction d'espace de jeu. L'énergie, l'inventivité et le désir déployés ont remplacé la salle de théâtre... où les spectateurs néseraient peut-être pas tous allés.

Le pêcheur mit le génie dans son filet, le prince eut plus de mal : la finesse et la ténacité obtiennent de meilleurs résultats que des gros moyens balourds. L'atelier théâtral gagnera sur l'inertie et la méfiance en revenant sur ce lieu après avoir essuyé les plâtres.

Robert Sebbag

À découper ou recopier



Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

■ Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €.

■ Je me réabonne pour un an (onze numéros) : 24 €.

■ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €.

■ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €.

(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

■ Je souscris un abonnement de soutien : 80 €.

■ Abonnement à l'étranger : 27 €.

(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

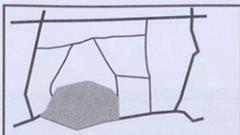
NOM : Prénom :

Adresse :

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



Le Chat noir ouvre les portes d'un Musée de Montmartre rénové

Après deux années de travaux pour remettre à neuf le bâtiment, le Musée de Montmartre fait sa grande rentrée avec une exposition intitulée *Autour du Chat noir*.

Pour s'imprégner de l'ambiance du Musée de Montmartre, installé dans un manoir datant du XVII^e siècle, plus ancienne demeure de l'arrondissement, il faut s'attarder en ses jardins, désormais largement ouverts au public, longer l'ancien "bois du 8 rue Cortot", ses érables, sycomores et marronniers, jusqu'à la vigne de Montmartre en contrebas – jardins si joliment peints par Auguste Renoir en 1876 alors qu'il avait installé son atelier dans les lieux. Des reproductions de ses tableaux jalonnent le parcours.

Un espace vert de 7 000 m²

Il faut parler aussi du parterre d'entrée, qui mène du porche sur la rue Cortot jusqu'au bâtiment du musée. Précédant la bâtisse de deux étages coiffée de tuiles, des massifs d'hortensias roses longent l'allée centrale aux pavés disjoints et son banc de bois vert. Les pelouses bordées de petits buis accueillent des cognassiers aux troncs langoureux séparés par une tonnelle auréolée de verdure en cet automne débutant. Comme alerté par l'exposition en cours, un véritable chat noir paresse dans l'allée.

«Avec 7 000 m², il s'agit de plus grand ensemble d'espaces verts de Montmartre après le square Louise-Michel», nous dit Kléber Rossillon, gestionnaire du musée, qui propose un abonnement annuel de 17 € donnant

Le buste de Poulbot inauguré au Musée de Montmartre

C'est dans les jardins réaménagés du Musée de Montmartre, 12 rue Cortot, que le buste du dessinateur Poulbot (1879-1946) a été érigé le 30 septembre. L'endroit n'a pas été choisi au hasard puisque que le «père des gamins de la Butte» y a habité quelque temps, tout comme Renoir, Suzanne Valadon, Utrillo ou Raoul Dufy, bien avant que la bâtisse ne soit transformée en musée en 1960.

Commandée et financée par l'association des *Amis de Francisque Poulbot*, la sculpture en bronze a été réalisée par Agnès Rispal, lauréate en 2010 de la "Biennale de la palette, de l'objectif et du burin", qu'organise la République de Montmartre.

Sophie Djouder

un accès permanent aux jardins et au musée.

L'exposition qui marque cette réouverture complète du musée s'intitule *Autour du Chat noir, arts et plaisirs à Montmartre, 1880-1910*. Ouvert en 1881 par Rodolphe Salis, *Le Chat noir* fut le plus célèbre cabaret musical, littéraire et artistique de Paris. Autour de chansonniers comme Aristide Bruant ou Jules Jouy, d'humoristes comme Alphonse Allais, de poètes, de peintres et dessinateurs, tels Steinlen ou Willette, le cabaret fut même à l'origine d'une revue littéraire du même nom. Verlaine y collabora.

En juin 1885, *Le Chat noir* quitta le boulevard de Rochechouart pour un déménagement en fanfare dans un immeuble de la rue Victor-Massé... L'ancien local fut repris par Aristide Bruant qui le baptisa *Le Mirliton*.

Le théâtre d'ombres

Ce second *Chat noir* a été célèbre notamment pour son théâtre d'ombres chinoises. Rivière, Caran d'Ache et quelques autres artistes créèrent pour cela des zincs découpés, qui permettaient de magnifiques effets de perspective, des animations. De 1886 à 1896, des milliers de personnes, hommes politiques, militaires, bourgeois, aristocrates ou bohèmes, ont assisté aux pièces du théâtre d'ombres.

L'exposition raconte tout cela. Le parcours débute sous l'égide d'un grand chat noir peint en majesté par Steinlen et se poursuit au long des neuf salles, avec plus de deux cents tableaux, aquarelles, estampes, affiches, photographies, panneaux du fameux théâtre d'ombres, œuvres issues des collections du Musée de Montmartre, de celles du Musée Carnavalet, et de collections privées, signées de Toulouse-Lautrec, des "Nabis", de Chéret, de Sérusier, des premiers cubistes (tel Juan Gris)...

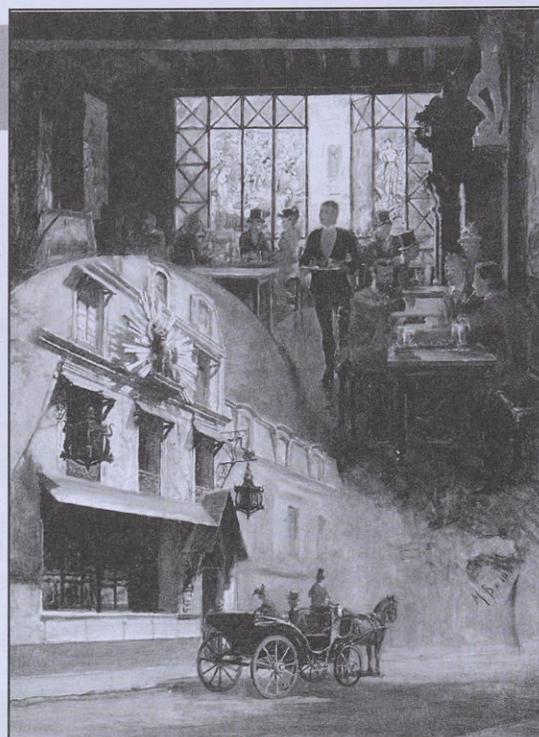
Une farandole tragique

L'immense toile peinte par Willette en 1882 pour un des murs du cabaret du *Chat noir*, intitulée *Parce Domine (Épargne-nous, Seigneur)*, s'impose, célébrant les vices et luxures et la fausse gaité de Pierrots et de fêtards aux masques tragiques, en farandole.

On voit aussi quelques exemplaires jaunés de la revue du *Chat noir*, des partitions de musique, des costumes

dessinés pour une représentation d'*Ubu roi*, d'Alfred Jarry... Une salle est consacrée au cirque (une toile d'Ibels y représente les clowns Footit et Chocolat) et aux fêtes foraines, une autre aux bals et au Moulin-Rouge... Il y a même une salle où est évoquée la Commune de Paris de 1871, dont le souvenir était encore vivace quand fut créé *Le Chat noir*.

Cette exposition devrait être le préambule à une plus grande, prévue en 2014, utilisant de nouvelles salles situées dans le bâtiment mitoyen, l'hôtel Demarne, actuellement encore en réfection. L'ambition est de situer le Musée de Montmartre dans le réseau des grands musées parisiens,



Collection Musée de Montmartre

Une des œuvres présentées dans l'exposition : ce tableau de M. Balda montre le second Chat noir, rue Victor-Massé (près de l'avenue Trudaine dans le 9e).

selon la proposition de Phillip Dennis Cate, commissaire de l'exposition et spécialiste de cette période de l'histoire de l'art.

Jacqueline Gamblin

□ 12 rue Cortot (tout en haut de la Butte). 01 49 25 89 39. Jusqu'au 13 janvier 2013. Tous les jours de 10 h à 18 h. Nocturne le premier jeudi de chaque mois jusqu'à 21 h.

TOUJOURS PROCHE DE VOS ENVIES.

CRÉATION & EXCLUSIVITÉ D'UN SERVICE SUR-MESURE.

Ici votre rêve prend forme !

- Création et transformation de bijoux.
- Réparation horlogerie et bijouterie.
- Restauration de pendules et de montres anciennes.
- Estimation de vos bijoux et montres.
- Rachat de votre Or.
- Grandes marques d'horlogerie et bijouterie.

COMPTOIR JOFFRIN

Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS - Tél. 01 42 64 90 45
28, rue Hermel 75018 PARIS - Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr

18e Histoire

Ces hommes et ces femmes dont nos squares portent les noms (3)

Sur les trente-sept jardins publics du 18e, la plupart portent le nom de la rue où ils se trouvent. Mais dix-sept ont reçu le nom d'un personnage dont on voulait honorer la mémoire. Ce mois-ci, Paul Robin, dont le nom a été donné au square de la place Hébert.

Paul Robin, pionnier de l'éducation nouvelle avant 1900

Le jardin public, à La Chapelle, qu'on appelle couramment "square Hébert", se nomme officiellement "square Paul Robin". La plupart des habitants du quartier l'ignorent, et plus rares encore sont ceux qui savent qui était Paul Robin. C'est dommage.

Créé en 1906, le square a pris le nom de Paul Robin une douzaine

d'années plus tard : le conseil municipal de Paris rendait ainsi hommage à un homme (né en 1837, mort en 1912) qui fut un pionnier en matière d'éducation.

(Hébert, dont la place devant le square porte le nom, était un ancien maire de La Chapelle.)



D.R.

Photos anthropométriques de Paul Robin, de face et de profil, du temps où il était fiché à la police comme un dangereux révolutionnaire.

1879. La IIIe République existe depuis neuf ans, elle est maintenant bien établie. L'extrême-droite royaliste est vaincue, définitivement minoritaire.

En janvier, Jules Ferry est devenu ministre de l'Instruction publique. Parmi ses plus proches collaborateurs figure Ferdinand Buisson, directeur de l'Enseignement primaire. Et en avril 1879, Buisson écrit à Paul Robin, qui vit à Londres avec les exilés de la Commune de Paris⁽¹⁾, pour lui demander de rentrer en France. Il veut lui confier une mission.

Paul Robin à ce moment a 42 ans et il figure dans les fichiers de la police comme un révolutionnaire dangereux. Il n'a pas participé directement à l'insurrection de la Commune, car il se trouvait à Brest quand elle a commencé à Paris, en mars 1871. Mais il l'a soutenue de loin. Et quand elle a été écrasée dans le sang, il avait toutes les raisons de penser qu'il risquait d'être arrêté s'il restait en France. Il s'est donc exilé à Londres, où il travaille comme professeur de français, et où il milite au sein de l'*Internationale des travailleurs*. (Nous reviendrons plus loin sur son activité dans l'*Internationale*.)

Ferdinand Buisson, lui, est un républicain modéré. Il a connu Paul Robin onze ans plus tôt, à Genève où ils s'étaient réfugiés tous deux,

menacés l'un et l'autre d'arrestation pour leur opposition à l'empereur Napoléon III. Malgré leurs divergences politiques, ils avaient sympathisé, car ils nourrissaient une passion commune pour les problèmes de l'éducation. Ils sont restés en relations. Paul Robin a collaboré au *Dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson.

Les limites de l'école de Jules Ferry

Inutile de rappeler le rôle de Jules Ferry dans la réforme de l'enseignement en France : mise en place d'une école laïque, ouverte à tous, gratuite, obligatoire, création d'un corps d'enseignants formés dans des Écoles normales d'instituteurs...

Mais l'école de Jules Ferry a des limites : si l'école primaire est ouverte à tous, une sélection sévère à tous les échelons aboutit ensuite à l'élimination progressive de l'immense majorité des enfants des milieux populaires, et à la mise en place d'une "élite" reflétant les inégalités sociales. D'autre part, il existe une séparation radicale entre l'enseignement des filles et celui des garçons.

Ferdinand Buisson, lui, veut aller au-delà de ces limites. C'est pourquoi il cherche à s'entourer d'hommes ayant des idées nouvelles sur l'éducation. Paul Robin est de ceux-là. Dans un premier temps, Robin est affecté à un poste d'inspecteur de l'enseignement pri-

maire à Blois. Mais il n'est pas à l'aise au milieu des entraves administratives. En décembre 1880, le voici nommé directeur de l'orphelinat de Cempuis dans l'Oise, établissement laïque auquel Ferdinand Buisson est particulièrement attaché. Robin pourra y mettre en œuvre ses idées.

«Laissez-les faire leurs découvertes.»

Première innovation : filles et garçons ne sont plus séparés (sauf dans les dortoirs et les sanitaires). Ils suivent ensemble les mêmes cours, sur un pied d'égalité, aussi bien en matière d'éducation physique (qui représente un tiers du temps d'activité) que dans les salles de classe et dans les ateliers de formation professionnelle. À l'époque, la conception dominante exige que les filles soient éduquées en vue du rôle social qu'on envisage pour elles : mères de famille essentiellement, et ayant accès à un nombre limité de métiers. Paul Robin veut mettre à bas cette conception.

À Cempuis, on pratique les sports – natation (dans une piscine que les élèves ont eux-mêmes construite), gymnastique, la boxe (mais sans combats), course, saut, grimper, lancer, équitation, en excluant l'esprit de compétition – et l'éducation artistique : chant, instruments de musique, dessin, théâtre... Des randonnées, des séjours au bord de la mer sont organisés.

Pour la formation intellectuelle, Paul Robin est clair : «Laissez l'enfant faire lui-même ses découvertes, attendez ses questions, répondez-y sobrement pour que son esprit continue ses propres efforts, gardez-vous de lui im-

poser des idées toutes faites transmises par la routine.» Il incite les enseignants à encourager les facultés d'observation chez les enfants. Il est un pionnier des méthodes d'éducation active.

La vie collective est fondée sur la solidarité du groupe et le sens des responsabilités, et non sur la recherche de la réussite individuelle. Les récompenses sont collectives, les grands élèves aident les plus jeunes, chaque enfant est affecté à une activité matérielle au service de la communauté, responsabilité qui change périodiquement.

Punitions corporelles interdites

En ce temps où les instituteurs usent couramment des punitions corporelles, la seule sanction admise à Cempuis est l'isolement, le temps nécessaire pour permettre au fautif de

À l'orphelinat de Cempuis, les filles et les garçons ne sont plus séparés.

1. La loi d'amnistie pour les anciens "communards" ne sera votée qu'en 1880.



La fanfare à Cempuis.



Cours d'éducation physique à Cempuis



Paul Robin jeune.

réfléchir aux conséquences de son acte.

Tous les personnels de l'établissement, quelle que soit leur fonction, sont invités à participer à cette vie communautaire, avec leurs propres enfants (y compris donc ceux de Paul Robin) mêlés aux orphelins. Il évoque la notion de «*famille sociétaire*».

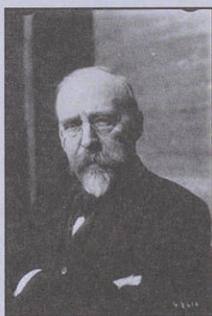
Ces conceptions éducatives, tellement en avance, ne plaisent évidemment pas à tout le monde. La mixité surtout est critiquée : garçons et filles ensemble, cela crée, dit-on, un climat malsain, immoral. En 1894, des personnes bien-pensantes dénoncent auprès des autorités de prétendus scandales à Cempuis. Des organes de presse s'en font l'écho. Mais un inspecteur du ministère, envoyé sur place, ne relève aucune trace d'immoralité. Du reste, Paul Robin est soutenu sans réserves par les élus locaux.

Paul Robin sera cependant révoqué deux ans plus tard – non pas à cause des accusations d'immoralité, qui ont fait long feu, mais parce qu'il continue, en dehors de l'orphelinat, à participer à la propagande internationaliste et anarchiste.

Le temps des poseurs de bombes

Car il est anarchiste, voilà le grand mot lâché. Il ne l'est pas à la façon des poseurs de bombes comme Ravachol (attentats en 1892), Auguste Vaillant (attentat en 1893) ou Émile Henry (attentats en 1894) : il condamne ces pratiques. Il n'est pas non plus de ces «anarchistes individualistes» qui récuse toute loi, toute organisation collective, et dont quelques-uns, au nom de la «reprise individuelle», s'orienteront vers le vol.

Qui était Ferdinand Buisson



Ferdinand Buisson, dont il est aussi question dans cet article, est une des belles figures de la vie politique en France au tournant du XIXe et du XXe siècle. Issu du protestantisme libéral, il fut, durant l'affaire Dreyfus, un des fondateurs de la *Ligue*

des droits de l'homme (dont il sera le président de 1912 à 1926). Il a participé à l'élaboration des lois de 1905 sur la laïcité. Il a multiplié les initiatives en faveur du droit de vote des femmes. Il a obtenu le Prix Nobel de la paix en 1927. ■

Entre Marx et Bakounine, Paul Robin a choisi son camp : il est anarchiste.

Être anarchiste, pour lui, c'est lutter pour une société où les mots de *liberté* et d'*égalité* aient un sens absolument concret pour l'ensemble des individus.

Il a commencé sa vie professionnelle comme répétiteur (ce qu'on appelait un «pion») au lycée de Brest.

Reçu à l'École normale supérieure en 1858, il étouffe dans le carcan des programmes et renonce à passer l'agrégation. Professeur de physique au lycée de La Roche-sur-Yon en 1861, il se fait remarquer pour ses activités d'opposition à l'empereur Napoléon III. Sans attendre la révocation qui lui pend au nez, il obtient sa mise en congé sans traitement en 1865.

Il se fixe à Bruxelles, il crée une revue sur les méthodes éducatives nouvelles. Il entre en contact avec les militants de l'*Association internationale des travailleurs* (on dit plus brièvement l'*Internationale*), dont Karl Marx est un des leaders. Mais dès ce moment, deux courants s'opposent au sein de l'Internationale : le courant marxiste, qui préconise une prise du pouvoir politique permettant la transformation de la société par des moyens autoritaires, et le courant anarchiste dont le principal représentant est Bakounine, qui vit en Suisse.

La rencontre avec Varlin

En 1868, Paul Robin est expulsé de Belgique à cause de son action de soutien aux mineurs du Borinage en grève. Il se réfugie à Genève, où il se range résolument au côté de Bakounine. Dans les congrès et réunions, il fait la connaissance des membres français de l'Internationale, notamment Eugène Varlin⁽²⁾. Ceux-ci ne se positionnent ni derrière Marx ni derrière Bakounine, mais sont cependant plus proches de ce dernier ; ils mettent l'accent sur les luttes sociales et l'organisation des ouvriers (notamment en créant les premiers syndicats français).

Début 1870, à l'invitation de Varlin, Paul Robin rentre clandestinement en France pour participer à la création d'une fédération parisienne de l'Internationale. Arrêté en juin, condamné, emprisonné, il sera libéré par la chute de l'Empire et la proclamation de la République le 4 septembre 1870. Il retourne en Belgique où sont restés sa femme et ses enfants, mais il en est à nouveau expulsé.

Il se rend à Brest chez des amis de jeunesse. C'est là qu'il apprend le soulèvement de Paris, l'élection d'un Conseil de la Commune où sié-

2. Sur Varlin et les «internationalistes» français, voir Le 18e du mois n° 170 à 174.

gent notamment ses amis de l'Internationale. Il soutient de loin les communards. En mai, après l'écrasement de la Commune dans le sang, il se réfugie à Londres. Nous avons raconté la suite.

Pour le contrôle des naissances

Au sein de l'Internationale, Paul Robin s'est fait remarquer non seulement par sa réflexion sur les questions éducatives, mais aussi par ses positions féministes. Il prône le droit pour la femme de choisir librement son compagnon, l'égalité des droits dans la famille entre le père et la mère, la reconnaissance de plein droit des enfants nés hors mariage, et même la défense des droits des prostituées.

Surtout, il se bat pour la liberté de maternité. L'épanouissement des plus défavorisés et l'épanouissement des hommes et des femmes, dit-il, passent nécessairement par le développement du contrôle des naissances.

Après son renvoi de Cempuis en 1896, il retourne en Belgique où il travaille comme professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. Mais il revient souvent à Paris et il va se consacrer à la propagande pour une maternité voulue, ouvrant des centres d'information et d'éducation pour les femmes sur les moyens de contraception existant à l'époque (limités, hélas).

Cela le conduira à affirmer des thèses néomalthusiennes, pour la décroissance de la démographie. Il crée pour soutenir ces idées une *Ligue de la régénération humaine*. Il impulsera un débat intense sur ces questions dans les milieux libertaires, socialistes, féministes... Mais en 1908, une rupture intervient avec quelques-uns des principaux animateurs de cette Ligue, notamment la féministe Jeanne Humbert.

Déçu, vieilli, malade, Paul Robin choisit, le 31 août 1912, de se suicider. Il a 75 ans.

Noël Monier

Dans le cadre de la série «Ces hommes et ces femmes dont nos squares portent les noms», nous avons annoncé pour ce numéro-ci un article sur **Suzanne Buisson**, en, même temps que celui sur Paul Robin. Mais en, écrivant l'article sur Paul Robin, le sujet nous a paru mériter un espace plus long que nous l'avions prévu.

L'article sur Suzanne Buisson sera donc pour plus tard.

(Note : Suzanne Buisson n'avait aucun lien de parenté avec Ferdinand Buisson dont il a été question ici.)

Marcel Carné le Montmartrois à la Cinémathèque

Une rétrospective intégrale de ses films, et une grande exposition sur *Les Enfants du paradis*, qui fut tourné en partie rue Francœur.



Due à Jacques Bonneaud, affichiste réputé, voici une des plus célèbres affiches de l'histoire du cinéma français. Un exemplaire original est présenté à la Cinémathèque. D'un format double des dimensions habituelles, elle montre les comédiens principaux du film : Arletty, Jean-Louis Barrault, Pierre Brasseur, Maria Casarès, Marcel Herrand, Pierre Renoir, Louis Salou. En haut, ce qu'on appelait "le para-

dis", c'est-à-dire les troisièmes galeries des théâtres du "boulevard du Crime" au XIXe siècle, les places les plus hautes et les moins chères, fréquentées par le public populaire.

Cette affiche avait été imprimée au verso de deux autres, car le papier, à l'époque de la sortie du film (1946), était très rare.

Une copie, en grand format, figure dans l'entrée du Studio 28, rue Tholozé à Montmartre. ■

Le 24 octobre s'ouvrent à la Cinémathèque française une rétrospective intégrale des films de Marcel Carné et une grande exposition autour de son film le plus célèbre, *Les Enfants du paradis*. Le réalisateur Marcel Carné, un des plus grands artistes de l'histoire du cinéma français (1906-1996), a passé une grande partie de sa vie d'adulte dans le 18e. À l'époque de ses débuts, il habitait au 14 bis avenue Rachel, et par la suite il demeura plus de vingt ans au 55 rue Caulaincourt, sans compter des séjours chez des amis à d'autres moments.

La rétrospective durera jusqu'au 25 novembre. On pourra voir ou revoir des films immensément célèbres, *Drôle de drame*, *Quai des brumes*, *Hôtel*

divers sur le tournage mouvementé que connut ce film, en pleine guerre, le tout jalonné de projections d'extraits du film.

Le tournage des *Enfants du paradis* commença aux studios de Nice en 1943, à un moment où la France était encore sous l'occupation allemande. Le débarquement des troupes alliées sur la Côte d'Azur et les combats obligèrent Carné à l'achever aux studios Pathé de la rue Francœur dans le 18e arrondissement de Paris, et à Joinville.

Nous consacrerons la rubrique *Histoire* dans notre prochain numéro à Marcel Carné.

N. M.
51 rue de Bercy, Paris 12e (métro Bercy).
01 71 19 33 33. www.cinematheque.fr

Le Théâtre des Béliers Parisiens remplace le Sudden

Après moult péripéties, l'ex-Sudden Théâtre s'est Amis dans les pattes des Béliers. Les Béliers sont une troupe qui a connu à plusieurs reprises de grands succès au Festival d'Avignon. Ses directeurs, Arthur Jugnot, Frédéric Thibault, David Roussel, Florent Bruneau ont décidé, cet été, de franchir un cap supplémentaire en reprenant le Sudden rebaptisé évidemment Théâtre des Béliers Parisiens.

Pour démarrer en fanfare et fêter l'événement ils

ont proposé tout le mois de septembre, à raison d'une pièce par soirée, de reprendre vingt-cinq spectacles emblématiques de la programmation des *Béliers d'Avignon* durant le "off" de 2006 à 2012. Sans tambour ni trompette, sans publicité, le théâtre a connu une forte affluence tout au cours de ce mois de septembre.

Michel Cyprien

□ 14, bis rue Sainte-Isaure. 01 42 62 35 00

Montmartre, l'envers de la carte postale

● *I love Montmartre*, texte et dessins de Claire Dupoizat. Éditions de la Belle Gabrielle. 120 pages. 20 €.

Claire Dupoizat est Montmartroise depuis ses 20 ans (avec une éclipse dans le 15e, qu'elle a détesté) et, dessinatrice de son métier, elle y a croqué, croqué et recroqué lieux et gens.

Son Montmartre n'est pas celui des touristes qu'elle plaint d'avoir «parcouru des kilomètres à travers la terre pour n'admirer que la carte postale». Son livre, dit-elle, c'est «le portrait de ce qui ne brille pas mais reluit au fond des verres. C'est un air d'accordéon, c'est populaire, c'est pas mal de misère, la solitude en moins et la fantaisie en héritage.»

Claire fréquente les petits bistrotts de quartier et leurs habitués. Elle ne les a pas seulement dessinés, elle les a fait vivre (revivre) dans son texte empreint de tendresse pour les paumés, les marginaux, figures décalées et personnalités hautes en couleur : Jeannette la fêtarde, Véro la belle punkette, Tony le rocker, Lolo, Nasser, Jacquot, Dodo, Javier, Goran, Stéphane et Bonhomme son chien, sosie noir de Milou... On entre au *Refuge des fondus*, au *Rendez-vous des amis*, à *La Cave à Jojo*, au *Vivarium* devenu *L'Arsouille* et au *Fin Moka*, devenu tout récemment *La Guêpe*...

La guêpe, c'était le surnom de Georgette, patronne du *Fin Moka*. Son portrait, par Claire Dupoizat justement, trônait dans la salle. Georgette est morte et son café est devenu bar à tapas mais le portrait est resté et les nouveaux ont baptisé le lieu en sa mémoire.

L'auteur avait déjà réalisé un petit livre sur les "gueules" de son quartier, il y a sept ans. On les retrouve dans son nouvel ouvrage mais, comme Georgette, beaucoup ont disparu. Claire leur rend un hommage bien amical.

Marie-Pierre Larrivé

La place de Clichy en noir et blanc très contrasté

● *Place de Clichy*, carnets visuels par Geneviève Hergott. Éditions Solo ma non troppo. 159 pages. 15 €.

Geneviève Hergott fréquente quotidienne-ment la place de Clichy et cette artiste graphique vient de réaliser un "mille-feuilles" (sous-titre de son livre), série de dessins (documents retravaillés en noir très noir et blanc, ambiance polar) représentant ce carrefour si animé, ses lieux emblématiques, ses passants ordinaires.

Vues générales de la place, entrée et quai du métro, brasserie et cinéma Wepler, Librairie de Paris, Académie de billard, entrée du lycée Jules-Ferry, pharmacie, Quick... et visages de passants ou de badauds et puis encore des images d'antan : on redécouvre l'Hippodrome qui devint le Gaumont-Palace, plus grand cinéma du monde à son époque, détruit aujourd'hui et remplacé par Castorama. On peut voir aussi, à l'emplacement du cinéma Wepler, l'ex-foyer des soldats de la Kommandantur, document datant du temps de l'Occupation en 1944.

À chaque page, un dessin. Les légendes sont toutes en fin d'ouvrage.

M.P. L.

L'Algérie en couleurs, une expo à la mairie

Ils étaient soldats du contingent, appelés en Algérie entre 1954 et 1962, pendant la guerre d'indépendance. Ils ont pris des photos, non pas des photos de combats

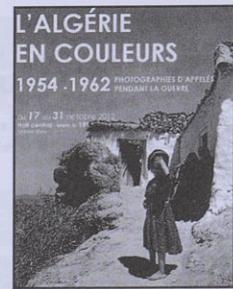
mais des images racontant le pays au quotidien.

Le journaliste et écrivain Slimane Zeghidour et l'historien Tramor Quemeneur ont réuni ces clichés et en ont fait un livre. Notre mai-

rie en présente une sélection (hall central) du 17 au 31 octobre.

L'exposition commencera (ce n'est pas un hasard) le jour anniversaire de la répression san-

glante de la manifestation des Algériens de Paris du 17 octobre 1961. Le vernissage de l'exposition (19 h) sera suivi d'un débat sur : *La mémoire dans les relations France-Algérie*.



Galerie 3F Paul Raynal

Du 15 au 21 octobre.

Le fil conducteur du travail actuel de Paul Raynal est la volonté d'incruster dans un espace pictural d'abord abstrait, lyrique et coloré, des images et des textes peints ou sérigraphiés. Les figures souvent fragmentées, empruntées à l'histoire de l'art, au cinéma, à l'actualité, à la bande dessinée, s'organisent en une sorte de "UNE" poétique. Avec ces compositions débridées et narratives proches du Pop Art, il libère une pensée errante qui passe de représentations féminines dominées par des visages de stars de cinéma, à des scènes glamour, urbaines ou sensuelles. Il mélange des références graphiques des années 1960-70 à celles de l'univers médiatique actuel.

Michel Cyprien

□ 59 rue des Trois Frères. 06 63 22 48 68.

Atelier "Ça relie à Paris"

Gacko, œuvres en papiers froissés

Jusqu'au 20 octobre



André Gacko, jeune artiste d'origine sénégalaise, froisse dans ses mains, titure, tord, chiffonne des feuilles de papier pour en faire des animaux fantastiques, des toreros, des cow boys, des personnages comme Don Quichotte ou Rimbaud..., petites sculptures de papier hautes de 10 à 30 centimètres.

Il présente ses œuvres dans l'atelier de reliure *Ça relie à Paris* où Aude Quéré, depuis 2010, laisse libre cours à sa passion, la reliure traditionnelle, et donne des cours pour adultes.

□ 69 bis rue Damrémont. 09 563 15 83 89.

■ **Centre d'animation Binet**, jusqu'au 20 octobre : **Amandine Galleron-Rigolot**, images selon la technique de "l'unikamy" inventée par elle : travail de composition photographique sur toile. (62 rue René-Binet. 01 42 55 69 74.)

■ **Hôpital Bretonneau**, jusqu'au 12 novembre : **Li.Launay**, photographe, et **Gérard Machet**, sculpteur, sur le thème *Femmes et fleurs*. (23 rue Joseph-de-Maistre.)

■ **Galerie La Hune Brenner**, du 4 au 13 octobre : Hommage à **Claude Breton**, gravures et peintures. (3 rue Ravignan. 01 43 25 54 06.)

Au BAL Paul Graham, photographe, et l'écoulement du temps

• Jusqu'au 9 décembre. 6 impasse de la Défense. 01 44 70 75 50.

Les tirages de Paul Graham montrés au Bal sont de très grand format, ce qui explique pourquoi l'exposition ne présente que deux des séries du photographe : l'une, tout au début de sa carrière, réalisée en 1984 et 1985, *Beyond caring*, qui l'a fait connaître ; l'autre, la dernière, la plus récente, *The Present*, photos de rue de New York – thème déjà traité par bien des photographes, certains parmi les plus grands, Walker Evans, Harry Callahan..., mais thème que Paul Graham renouvelle.

Il s'inscrit clairement dans la tradition de l'enquête sociale, et aussi dans celle des grands coloristes. Mais il a toujours refusé de travailler pour la presse, sur commande et sous la dictée de l'événement. Ses photos, il les présente dans des livres qu'il édite lui-même, «*tout comme mes copains musiciens qui éditent eux-mêmes leurs disques*», dit-il.

Au Bal, on peut, sur des tables lumineuses, grâce à un système astucieux, feuilleter la totalité des livres de Paul Graham.

Le temps de Margaret Thatcher

Anglais vivant depuis 2002 à New York, vêtu à la va-comme-je-te-pousse, un grand front sous des cheveux en broussaille, Paul Graham est un autodidacte.

Son premier livre, il l'a édité en 1983, *The Great North Road* (la grande Route du Nord), réunissant des photos prises en 1981 et 1982. Ça lui a coûté plus que ça ne lui a rapporté. En 1984, il se retrouve donc sans le sou, inscrit au chômage.

C'est le temps où

Margaret Thatcher, Premier ministre, mène une politique impitoyable d'austérité (mais pas pour les plus riches), de flexibilité imposée sur l'emploi et les salaires, de destruction des protections sociales, d'écrasement des syndicats.

Le chômage explose. Les services chargés de verser les aides aux chômeurs sont débordés, ils ouvrent de nouvelles agences dans des locaux improvisés, souvent bien sales, où les gens patientent des heures.

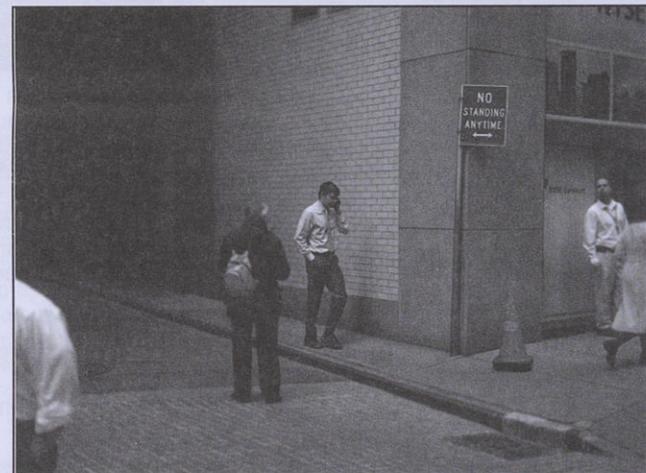
Paul Graham est l'un d'eux. Il n'a pas obtenu l'autorisation de faire des photos dans ces lieux. Aussi les images qui vont composer son livre sont-elles prises à la sauvette. Il utilise un appareil de moyen format, pas trop ostensible mais quand même impossible à cacher. Il le pose ici ou là, déclenche à distance.

Au-delà de la compassion

Je me souviens de la forte impression que j'ai ressentie en découvrant *Beyond caring*, un an après sa parution. Je ne fus pas le seul. Ces photos ne ressemblaient pas à ce qui se faisait alors dans la presse. Elles ont suscité des controverses. Elles sont présentées au Bal dans un accrochage très serré, accentuant l'impression d'enfermement.

Beyond caring, cela pourrait se traduire par *Au-delà de la compassion*. C'est un constat. Paul Graham a un style, mais c'est un style qui respecte la banalité du quotidien, qui refuse les effets spectaculaires.

D'autres livres ont suivi : *Trouble Land* sur l'Irlande du nord, *Empty Heaven* sur le Japon, etc.,



• Photo du haut, extraite de la série *Beyond caring* : un local du service d'indemnisation des chômeurs en Angleterre.
• Photo du bas : Dans le quartier de Wall Street à New York. (La pancarte dit "Défense de stationner debout ici".)

et les plus récents, la "trilogie américaine".

Un moment qui s'ouvre et s'en va

Le Bal expose des images du dernier de ces trois livres, *The Present* – des doubles images plutôt, car ce travail est construit sur une idée peu usitée : deux photos du même lieu, sous le même angle, prises à une seconde ou quelques secondes d'intervalle, montrant l'écoulement du temps.

«*C'est*, dit-il, *comme si nous étions debout au milieu d'une rivière, re-*

gardant le flot qui vient vers nous et qui s'écarte le long de nos flancs.»

Des critiques lui ont reproché : «*Mais ces images ne racontent rien.*» Il répond : «*C'est bien ce que j'ai voulu. Je montre les rues que je vois. C'est un moment de vie, un "présent" qui vient, s'ouvre, s'en va comme si rien ne s'était passé.*»

Noël Monier

□ Du mercredi au vendredi de 12 h à 20 h. Samedi de 11 h à 20 h. Dimanche de 11 h à 19 h. Nocturne le jeudi jusqu'à 22 h.

LE MOIS DU
18^e
Théâtre

Grand Parquet : voici Maître Pathelin, à la nouvelle adresse

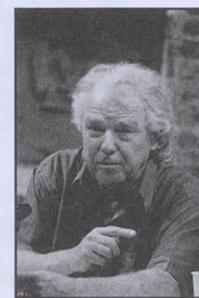
Le Grand Parquet a déménagé de la rue du Département à la rue d'Aubervilliers (sur le terre-plein devant les Jardins d'Éole) et inaugure sa nouvelle adresse, le 5 octobre, avec *La Farce de maître Pathelin*.

C'est une des plus célèbres pié-

ces du Moyen-Âge, jouée ici (jusqu'au 28 octobre) dans une adaptation moderne due à Richard Demarcy qui travaille depuis longtemps avec le Grand Parquet. Une farce joyeuse racontant comment cet avocat sans scrupules dupa Guillaume le dra-

pier, lui-même tout aussi malhonnête, et défendit devant la justice Agnelet le berger qui... le dupa à son tour.

Le nom de Pathelin, écrit désormais "patelin", est passé dans la langue comme synonyme de cauteleux et artificieux. ■



Richard Demarcy

Dumitru Drago

Manufacture des Abbesses Pourquoi j'ai mangé mon père

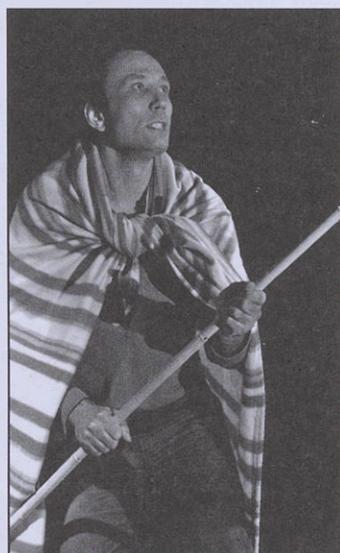
• D'après Roy Lewis. Jusqu'au 31 octobre. 7 rue Véron. 01 42 33 42 03. Dimanche à mercredi 21 h.

Le conférencier se présente : Ernest Grassentroppe, invité par le théâtre de la Manufacture des Abbesses pour traiter du paléolithique inférieur et de la vie quotidienne des pithécantropes. Il connaît bien : il est, lui, en personne, de ce temps-là.

Ainsi raconte-t-il sa famille : lui-même, Ernest, le rêveur, et puis Édouard, le père, inventeur de génie, fervent adepte de l'évolution et du progrès moderne, Rosita, la mère qui réclame d'habiter une caverne F4 voire F5 bien équipée, Oswald, le petit frère prématurément disparu dans le ventre d'un lion, Oncle Vania, enfin.

Oncle Vania est un réactionnaire convaincu, refusant tout progrès au nom de la préservation de l'ordre naturel, prophétisant les pires malheurs si on domestique le feu, si on fabrique des outils ou si l'on confectionne des vêtements. Il entend rester un singe arboricole très peu erectus. Son cri de guerre : *Back to the trees*.

Seul en scène, Damien Ricour



D.R.

interprète tous les rôles, changeant d'intonation et d'allure, mêlant grognements inarticulés et discours très élaborés (même pour Oncle Vania), tantôt arpentant fièrement la scène, tantôt se démenant et se désarticulant... La démarche simiesque de l'arbori-

cole est tout un poème. On apprend à la fin pourquoi Ernest a mangé son père. On ne vous en dévoilera pas les raisons mais sachez qu'il l'a fait «de façon civilisée».

La pièce est adaptée du best seller de Roy Lewis, écrit en 1960. Sociologue de formation, l'écrivain a voulu, avec ses pithécantropes, faire réfléchir sur la société moderne, les conflits entre progressisme et conservatisme, mais il a aussi écrit un livre très drôle, multipliant à plaisir les anachronismes. Damien Ricour, érucant des borborygmes paléolithiques en complet veston, a parfaitement joué le jeu.

Ce spectacle avait déjà été présenté en janvier 2009 à la Manufacture des Abbesses.

Marie-Pierre Larrivé

■ **Également à la Manufacture :**
• **Le dernier voyage de Gabi**, jusqu'au 6 octobre. • **Callas**, jusqu'au 7 octobre. • **Ogresse**, à partir du 10 octobre. • **Voyage, voyages**, à partir du 11 octobre.



D.R.

Au Théâtre des Abbesses

Villa +Discurso

de Guillermo Calderon

Du 9 au 19 octobre

La Villa Grimaldi est un symbole de la mémoire collective du Chili : après avoir été l'un des principaux centres de torture et d'extermination pendant la dictature du général Pinochet entre 1973 et 1978, elle est devenue un lieu de lutte pour le respect et la défense des Droits de l'Homme et la préservation de la mémoire historique du pays.

Guillermo Calderon, à qui les pièces *Clase*, *Neva* et *Diciembre* ont assuré une reconnaissance en tant qu'auteur et metteur en scène, au Chili et à l'étranger, en a fait le sujet et le lieu de sa nouvelle pièce, un diptyque, dans lequel il prend à bras-le-corps l'histoire de son pays.

Dans la première partie, *Villa*, trois jeunes femmes sont réunies pour prendre une décision : que faire aujourd'hui de cette Villa ? La reconstruire à l'identique ? Édifier un musée à ce même endroit ? Comment faire œuvre de mémoire ? Le débat est vif, douloureux mais essentiel.

Dans la deuxième partie, inséparable de la première, *Discurso*, les trois mêmes comédiennes reviennent sur scène, cette fois pour se partager un discours : les adieux fictifs de Michelle Bachelet, présidente du Chili de 2006 à 2010, à la fin de son mandat.

Ce projet théâtral est né du constat que les victimes de cette période noire sont partagées quant au travail de mémoire. Certaines, dit Calderon, «veulent se tourner vers le futur et aborder l'expérience passée par la médiation de l'art», d'autres «estiment que l'histoire doit se raconter de manière frontale». C'est ce débat essentiel qu'il a voulu porter à la scène.

Le spectacle a été créé au Chili dans plusieurs anciens lieux de détention puis a été donné, avec succès, dans de nombreux autres pays.

Dominique Delpirou

□ 31 rue des Abbesses. Réservation : 01.42.74.22.77.

Au Ciné-13

Italienne Scène

de Jean-François Sivadier

Jusqu'au 3 novembre

Me suis-je trompé de salle ? C'est une répétition... Non, non, restez, vous y êtes. Un metteur en scène idéaliste et passionné, angoissé et volubile, tente de monter la *Traviata* en l'absence de son interprète principale, «qui n'est pas là, qui ne pourra pas dire qu'elle aura été là», mais avec une jeune chanteuse néophyte qui redoute le flou, un ténor qui a roulé sa bosse et ses mécaniques, radotant et gardant le crachoir, un chef d'orchestre procédurier, une assistante dépassée, remplaçant l'absente, et une pianiste allemande.

La mise en scène croule sous les contraintes de temps et d'argent, le croisement des ego, source de quipro-

(Suite page 21)

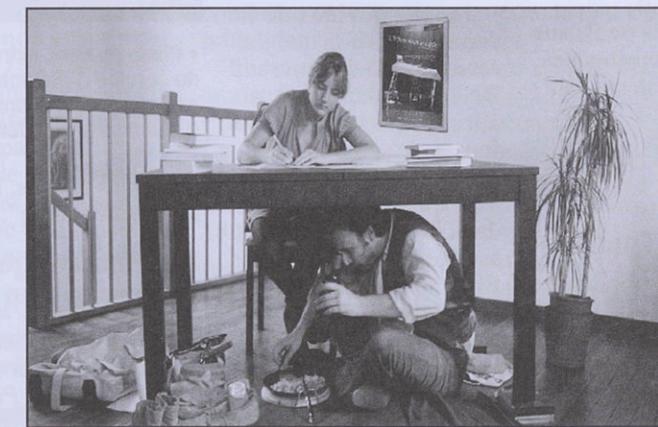
Au Théâtre Pixel L'Hiver sous la table, de Roland Topor

• 18 rue Championnet. 01 42 54 00 92. Jusqu'au 30 novembre. Vendredi 21 h 30, dimanche 19 h 45.

L'auteur de cette pièce, Roland Topor, que l'on aime pour l'humour de ses dessins et son goût des vagabondages de l'imagination, proclamait : «L'humanité a besoin de sublime. Le sublime du sublime, c'est l'art. Le sublime de l'art, c'est l'avant-garde.»

Avant la crise du logement actuelle, Topor avait puisé dans le vécu de sa famille (ils se cachèrent de l'occupant nazi) pour échafauder la solution qu'il expose ici : une traductrice fauchée loue le dessous de sa table de travail à un cordonnier slave, clandestin et brave. Mais ses jambes sont belles, et il en est si proche...

La recherche nocturne d'un bouton, les oignons cuits à la cannelle, le massage des pieds facilitent les rapprochements dans ce dessous de table exigü. L'intimité les réunit. Les petits arrangements rendent amis, voire plus. Un cousin trompettiste rejoint l'artisan, l'hospitalité et les sentiments s'emballent, la vodka coule... jus-



D.R.

qu'à une crise de foie ou de cœur et «la rivière a débordé»...

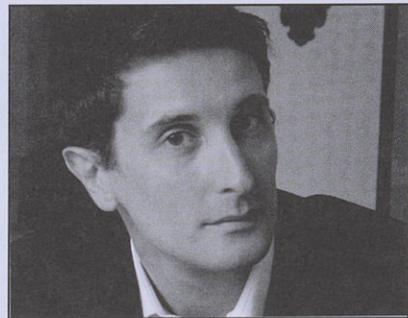
Le temps passe, ils se perdent de vue, la table est devenue basse, plus de sous-locataire dessous, jusqu'à l'épilogue heureux qui surprend tout le monde : le public attendait la suite pendant le noir de fin, avant d'applaudir copieusement.

Cette pièce fut récompensée de six Molières en 2004.

Avec *Le Locataire*, Topor écrivit une autre pièce centrée sur l'habitat, Polanski en avait fait un film. La monteront-ils ?

Robert Sebbag

■ **Également au Pixel**, spectacles jusqu'à fin novembre : • **Les sept jours de Simon Labrosse**. • **Adomania**. • **Cellule grise**. • Et jusqu'à fin juin, le premier vendredi de chaque mois, **Smoking Sofa**, improvisation.



Clément Mao-Takacs

**À l'hôpital Bretonneau
Découverte de la belle
Augusta Holmes**

Sous le titre *Augusta Holmes ou la Sgloire interdite*, Clément Mao-Takacs et son Secession Orchestra (voir l'article page 24) nous invitent à redécouvrir, dimanche 21 octobre à 17 h dans la salle de spectacles de Bretonneau, une musicienne un peu oubliée aujourd'hui, peut-être injustement.

La belle Augusta (1847-1903) fut l'élève de César Franck. Elle inspira à son maître une passion si violente qu'il ne put la cacher, bien que le bon César Franck, marié, fût pétri de sens du devoir, grand lecteur de la Bible et de la *Critique de la raison pure* de Kant... Ça fit scandale, d'autant plus qu'Augusta rendit aussi amoureux le sage Camille Saint-Saëns. Elle demeura cependant fidèle à l'écrivain Catulle Mendès dont elle eut cinq enfants.

Elle est auteur de nombreuses œuvres, dont plusieurs symphonies. L'une, de proportions gigantesques, célébrait le centenaire de la Révolution de 1789.

□ 23 rue Joseph-de-Maistre.

■ **Également à Bretonneau**, vendredi 5 octobre à 20 h, programme Debussy. Le service culturel de Bretonneau propose aussi, tout au long de l'année, de nombreux spectacles (théâtre, chansons, musique...) ouverts à tous.

■ **Théâtre des Abbesses**. Céline Frisch interprétera l'intégrale du **Clavecin bien tempéré**, de Jean-Sébastien Bach, en deux concerts : première partie samedi 6 octobre à 17 h, puis fin samedi 8 décembre à 17 h. (31 rue des Abbesses. Rés. 01 42 74 22 77.)

■ **Au Trianon**, noté dans les programmes : • **Le 20 octobre, Bireli Lagrène**, guitariste de jazz et aussi de rock, de flamenco, de tous les styles. • Autres programmes : www.letrianon.fr

■ **À la Maison verte** (127 rue Marcadet), **dimanche 21 octobre** à 16 h 30, Tomoko Ishii, soprano, et Fumie Onda, piano, jouent Ravel, Strauss, Fauré, Duparc, Yamada.

■ **Le festival MaMa** (*Marché des Musiques Actuelles*) se déroulera les 25 et 26 octobre dans le 18e, aux Trois Baudets, à la Cigale et à la Boule noire, au Divan du monde, au Centre musical Barbara (rue Fleury). Rencontres professionnelles, conférences, débats, et bien sûr des concerts. (www.mama-event.com) ■

À la Reine Blanche L'Île des Nouveaux Esclaves

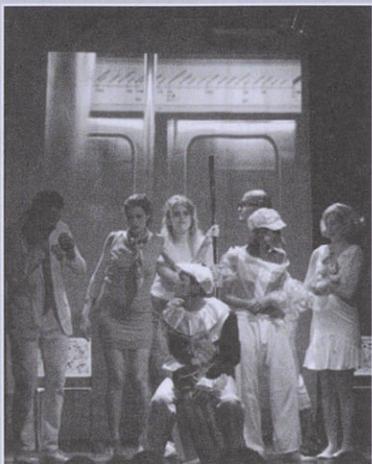
• Une pièce de Vanessa da Gema. 2 bis passage Ruelle. 01 40 05 06 96. Le 14 octobre à 19 h, et le 20 à 21 h.

2022, soirée électorale dans un restaurant-club de strip-tease en perte de vitesse. Voici les premiers clients, un couple snob, Jean-Eudes, PDG d'une société héritée de papa, et la sémillante Bérénice, préoccupée du cours de la banane qu'elle consulte sur portable. Ils ont voté Valentino Duarte, candidat de la gauche caviar.

À la table voisine, Karim, fils d'immigrés, modèle de réussite sociale, ingénieur chez *The Pomme*, et son épouse Josette, catholique et enceinte. Ils se sont rencontrés sur *aimetonprochain.com* et votent Maryse Le Ken, du Front Idéal.

La serveuse qui envoie son maigre salaire mensuel en Moldavie pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille est débordée, le personnel du restaurant ayant été licencié. Arrive aussi une SDF affamée, Grecque réfugiée depuis que son pays a sombré.

Le nom du futur président s'affiche sur écran : Duarte Valentino 51 %, Maryse Le Ken 49 %. Karim s'indigne : «Une tapette à la tête du pays !»,



Dans le métro, une scène de la pièce.

alors que, coiffure afro envahissant l'écran, le président Duarte annonce, d'une voix sucrée, sa «*Première loi solidarité : enrichir tous les pauvres*». Et pour ce faire, durant huit jours, ceux qui ont du boulot rempla-

ceront ceux qui ne peuvent pas partir en vacances.

S'ensuivront huit jours de folie dans le changement des fonctions de chacun. Karim s'avère doué pour le strip-tease en string de dentelle rouge qui va révéler sa véritable personnalité. Josette la catholique, dispensée pour cause de maternité, sous le choc de diverses révélations, se voile d'un tchador.

Jean-Eudes connaît un rude retour de bâton, il est puni, ne s'étant pas soumis à la loi. Bérénice, entre papier-toilette et goupillon, exercera le métier de dame pipi - oui, mais en inondant les lieux d'aisance de parfum de chez Dior...

Cette comédie désopilante fait un clin d'œil à l'inversion des rôles entre maîtres et esclaves déjà imaginé en 1725 par Marivaux dans son *Île des esclaves*. C'est mené tambour battant par la jeune troupe des Prechi-Precha.

Jacqueline Gamblin

■ **Tous les autres programmes de la Reine blanche :** www.reineblanche.com

Pour les enfants

Au Ciné-13 Théâtre

Être le loup

de Bettina Wegenast

Jusqu'au 10 novembre

Dans la prairie où paissent les moutons, la nouvelle fait l'effet d'une bombe : «Le grand méchant loup est mort !» L'égorgeur ne les menacera plus. Oui, mais Kalle, le mouton qui en fait l'annonce, prétend postuler pour l'emploi laissé vacant. Son pote, le gentil Locke, ne parvient pas à l'en dissuader.

Au Pôle-Emploi, tenu par un vieux nain ergotant, lunettes sur le bout du nez, Kalle conclut son entretien par une période d'essai. Salaire : 50 brebis et cochons.

Voici donc Kalle endossant la longue pelisse grise et se parant de l'effrayante gueule de loup aux yeux jaunes et dentier pas propre, imitant les grognements du mammifère carnivore, ponctués de bêlements vite réprimés. Il se tient à l'affût dans la forêt par une nuit sans lune. La charmante Renée, bêlant d'amour inavoué pour Locke, sera la première victime de Kalle. Locke, fou de rage, part alors postuler pour l'emploi vacant de "chasseur".

Pour son premier spectacle, la jeune réalisatrice Corinne Requena fait preuve d'astuce et d'imagination, ajoutant quelques chorégraphies à cette comédie charmante et joliment conduite par ses trois comédiens, Aurélie Gourvès, Philippe de Monts et François Accard. Pour enfants à partir de 4 ans.

Avant le spectacle, quelques très jeunes enfants répétaient entre eux des rôles d'animaux de la jungle, des singes notamment, mais à la sortie, il n'était plus question que d'être le loup...

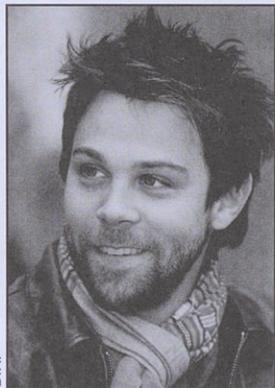
J. Ga.

□ 1 avenue Junot. 01 42 54 15 12. Mercredi et samedi à 15 h, et du lundi au samedi à 15 h pendant les vacances scolaires.

Il veut en réalité la quitter, pensant que ce ménage à trois fera exploser leur couple. Martin, pris au piège, accepte. Mais pour une semaine... pas plus. Démarre alors un ménage à trois explosif avec son lot de mensonges, de coups bas...»

Ainsi se présente cette pièce, mise en scène et jouée par Arthur Jugnot et David Roussel.

□ 14 bis rue Sainte-Isaure. 01 42 62 35 00. Du mercredi au samedi à 21 h, et samedi à 17 h.



Arthur Jugnot (fils de Gérard), qui signe avec David Roussel la mise en scène de cette pièce, est un des directeurs de la compagnie des Béliers.

■ **Également aux Béliers parisiens :** *Gueule d'ange*, jusqu'au 31 décembre.

Le président aux Deux Ânes

Le théâtre des Deux Ânes, théâtre de chansonniers, rouvre le 6 octobre pour un nouveau spectacle : *Hollande met le P.I. Bas*, écrit par Jean-Pierre Marville, Jacques Mailhot, Jean Roucas. Avec Valérie la Tweetuse, Ségolène la Royale, le Ayrault malgré lui, etc.

□ 100 boulevard de Clichy. 01 46 06 10 26.

Deux cantatrices chauves

La cantatrice chauve, de Ionesco, se joue en même temps (avec des interprètes différents) dans deux théâtres du 18e, au **Funambule** et à l'**Alambic**. La comparaison est à faire. Rendez-vous au prochain numéro. ■



Italienne Scène

quos, les tentatives abandonnées, les coups de gueule de chacun... et le jour de la première qui approche. A l'inversion pièce-répétition s'ajoute celle du devant-derrrière : la salle est le mur du fond, nous sommes des auditeurs interpellés et sollicités, et le public joue le jeu et en rit.

Le drame lyrique célèbre est un prétexte, une toile de fond qui s'efface derrière son démontage burlesque. L'acteur est montré avec ses couacs, ses outrances, ses maladresses, ses pudeurs aussi... Verdi et le Dumas de *La Dame aux camélias* sont loin, en toile de fond de ce chantier en cours, fragile, mal baré, incertain et drôle. Mais il en sort «*de l'art, pas de la décoration*».

Robert Sebbag

□ 1 avenue Junot. 01 42 54 15 12. Du mercredi au samedi à 21 h 30, le dimanche à 17 h 30.

■ **Également au Ciné-13 :** *Blue.fr*, comédie.

Théâtre des Béliers parisiens

Une semaine... pas plus

de Clément Michel
Jusqu'au 31 décembre

Ce nouveau théâtre (voir page 18) a présenté en septembre, sans trop de publicité, un ensemble de spectacles créés au festival d'Avignon, dont *Le Mariage de Figaro*, *Roméo et Juliette*... En octobre, il se consacre à la comédie.

«Paul fait croire à Sophie que son ami Martin, venant de perdre sa mère, va venir s'installer quelque temps chez eux.

Samedi 6 octobre, l'assemblée générale du 18e du mois

L'assemblée générale annuelle de l'association des *Amis du 18e du mois*, éditrice de notre journal, se tiendra samedi 6 octobre.

Enregistrement des participants à partir de 9 h 45, et début des tra-

vaux à 10 h, jusqu'à 12 h 30.

L'assemblée se tiendra dans la salle de réunion du restaurant La Kahina, 73 rue Marcadet (juste en face du local du *18e du mois*). Apéritif à l'issue de la réunion, et

déjeuner en commun pour ceux qui seront libres.

Tous les lecteurs sont invités et pourront participer aux discussions, mais seuls les adhérents à jour de la cotisation seront admis à voter.

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

Antennes ou pas, il faut choisir

Ce courrier fait suite à l'article paru dans notre dernier numéro sur les actions contre l'installation d'antennes-relais.

«Je suis, bien sûr, tout à fait favorable à la lutte contre l'installation d'antennes-relais hyper puissantes, que j'aimerais bien éviter, moi aussi. Sauf que pour ma part, j'ai – et j'ai toujours eu – un téléphone portable tout simple, qui permet... de téléphoner et d'envoyer des SMS. Or cela m'étonnerait qu'aucun des habitants se battant contre cette antenne (et, plus globalement, aucun membre des associations mentionnées dans l'article) n'ait un iPhone, autre type de smartphone ou tablette... ce qui revient alors un peu à vouloir le beurre et l'argent du beurre.

Il ne faut pas oublier que ces antennes existent à cause d'une demande pour toujours plus de fonctionnalités interactives et "connectées" sur nos téléphones portables, qui nécessitent ce genre d'antennes toujours plus puissantes !

Évidemment, il est bien plus commode de souhaiter que l'infrastructure nuisible, nécessaire pour que ça fonctionne, soit installée chez les autres plutôt que sur son propre toit. Certes, il peut y avoir une école à proximité. Mais rares sont les endroits à Paris où, à proximité, il n'y ait ni une école, ni une crèche, ni une association pour enfants, un square, un équipement sportif... Donc pourquoi pas ici plutôt qu'ailleurs ? Ou alors, de préférence, nulle part – mais pour cela il faudra tirer les conséquences et rendre son iPhone à Apple.»

Angela Gosmann

Sécurité-insécurité

«Sécurité renforcée à Château-Rouge ? Tous aux abris... dans la station de métro ! Comprendront ceux qui la fréquentent.

Ce sont les petits vendeurs de maïs, de ceintures et autres objets qui vont avoir la vie dure. Déjà, les policiers les poursuivent, parfois intervenant à l'entrée du métro et, par là, créant un mouvement de panique jusque sur les quais déjà très denses, vecteur d'insécurité plus que de sécurité.»

Janie Bailly

Rue de Panama

«Bravo pour votre article "Tapage et police" dans le numéro d'été ! Ainsi, on se sent moins seuls, car, quand vous évoquez la rue de Suez, en fait pour la rue de Panama c'est exactement la même chose.

L'été a été plus terrible que jamais (alors que tout Paris est vide et calme !) avec encore plus de buveurs de rue, de hurlements, de pisseurs, de bagarres quotidiennes, de prostituées, et une démultiplication des vendeurs à la sauvette que l'on pouvait compter par plusieurs centaines... et bien sûr, c'était encore plus compliqué que d'habitude de mettre un pied devant l'autre !

Accéder de chez soi jusqu'au bout du quai de la station de métro Château-

Rouge relève plus que jamais du parcours du combattant.

Habitante du quartier depuis ma naissance (ma famille y est présente depuis plus d'un siècle), j'ai pu en observer toutes les transformations au fil du temps, le processus de ghettoïsation qui a démarré il y a une vingtaine d'années atteint désormais son paroxysme.

De quoi rendre bien amers "les enfants du multiculturel" que nous sommes, qui rêvent toujours d'une vraie mixité sociale qui puisse se vivre dans le respect et la dignité, loin du vacarme et des poubelles qui s'entassent.»

Cathy Bion

Une taxe sur les chiens

«La création d'un "permis de chien" obligatoire : c'est la suggestion d'un de vos lecteurs dans le dernier numéro. Ce permis pourrait coûter "100 € par chien, validité un an". Je vous signale qu'a déjà existé dans le passé, non pas un "permis", mais une "taxe sur les chiens", ainsi qu'en atteste le dessin de Poulbot dont je vous joins une copie [ci-contre].

Instituée en 1855, cette taxe communale a été supprimée à la fin des années 70. Mais, dans la réalité, elle n'était plus perçue depuis des années.

Je ne sais pas si une loi instituant un "permis de chien" serait applicable et pertinente. Mais il est un point sur lequel je suis d'accord avec votre correspondant : on en a assez des crottes de chiens sur les trottoirs ! Peut-être, tout simplement, l'augmentation des effectifs des inspecteurs de la propreté (il n'y en a que quatre pour notre arrondissement !) et des amendes plus nombreuses, pourrait-elle ramener certains indécents propriétaires de chiens à la raison.»

Bernard Challe

Chiens de pisseurs

En réaction au courrier dans le dernier numéro préconisant un "permis" payant obligatoire pour posséder un chien, une lectrice nous écrit :

«À quand un permis d'uriner et le reste ? Je dirais même un permis de remonter la rue Richomme où ces messieurs et dames viennent se soulager et que nous avons baptisée "rue de la pissotière", une façon de rire. À quand la guillotine à zizis ? Si l'on fait une réflexion à ces gens-là, on nous traite de racistes ! Aucun respect vis-à-vis des deux écoles et des crèches de cette rue. Personnellement, je préfère voir des chiens avec des maîtres responsables, et ils sont nombreux.»

Michèle Douvillier

La barbe (suite)

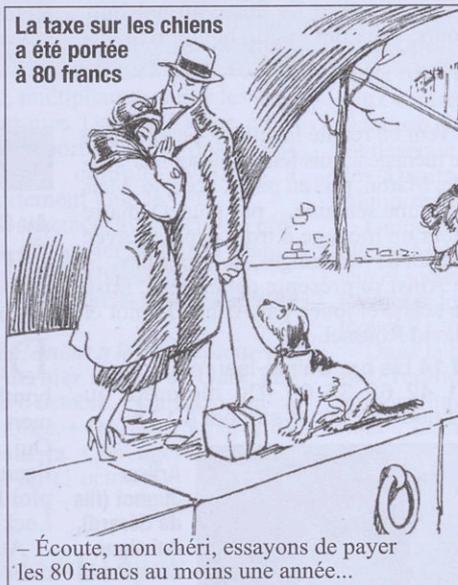
«Vous évoquez les femmes à barbe page 23 du dernier numéro (rubrique air du temps). Savez-vous que Schopenhauer s'est exprimé sur la question (*Le Monde comme volonté et comme repré-*

sentation, Supplément du livre premier, *De la théologie*). Il explique que le visage de l'homme s'altère sous l'effet d'émotions diverses, ce qui peut lui nuire dans sa relation à autrui. La nature, par souci d'efficacité, afin de les préserver, a muni les mâles de la barbe qui permet de masquer ces altérations. La femme n'en a pas été pourvue «car en elle, la dissimulation et la maîtrise de soi-même, "la contenance", sont innées».

Paul Desalmand

Web Radio Ney : rectificatif

L'adresse de Web Radio Ney (voir notre dernier numéro, page 13) n'est pas 4 impasse du Poteau comme écrit par erreur mais 4 passage du Poteau.



La taxe sur les chiens a été portée à 80 francs

(Dessin de Poulbot)



Philosophie

Chez le marchand de journaux *Hall de presse*, boulevard Ornano, arrive une jeune Africaine, en jupe et chemisier, plutôt pimpante : «Vous auriez Paris-Courses ?»

Un senior, petites lunettes et casquette, l'air rigolard, persifle : «C'est l'impôt volontaire ?» Qualificatif plutôt bien senti sur les jeux de hasard par lesquels l'État alimente sa trésorerie, mais qui peut être mal reçu.

Sans se démonter, la cliente lance alors : «Je vais aussi prendre Philosophie Magazine...»

Fabrice Benoist

Contrôle des prix

Brocante rue Ordener. Des livres de poche sont offerts à 50 centimes pièce. Une dame regarde et fait la moue : «À un prix si bas, il doit manquer des pages !» Alors, le vendeur : «Et si je vous les faisais à un euro ?». «Oui, comme ça, ça ira mieux», dit-elle.

M.P. L.

Quand le bus flageole

Cette dame épiluche tranquillement ses flageolets, cosses d'un côté, haricots de l'autre. Où ça ? Dans sa cuisine ? Non. Dans le bus 60 !

M.P. L.

PETITES ANNONCES

■ **Portes ouvertes** : Venez découvrir les Ateliers Artistiques, expositions, créations de bijoux, peinture sur bois, photos, dessins, céramiques, tableaux, mosaïques. Samedi 20 octobre de 10 h à 20 h, dimanche 21 octobre, de 10 h à 18 h. Local des associations, 1 rue Firmin-Gémier, 75018 Paris. (Métro Pte de St Ouen et Guy-Môquet.)

■ **La Gymnastique Volontaire** vous attend 6 rue Esclangon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées conviviales. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. 01 42 09 67 49.

■ Séances de **yoga** et de **qi gong** reprennent tous les jeudis soirs. Au centre sportif Traëger, face au 28 rue Boinod, qi gong de 17 à 18 h et yoga de 18 à 19 h. Au 6 bis rue de Clignancourt (01 42 64 99 29), yoga de 20 à 21 h. La première pratique dans chaque discipline est gratuite.

■ **Professeur de musique** certifiée méthode Willems, donne **cours particuliers** de chant, piano pour débutants et de solfège dès 7 ans. Cours à domicile (derrière la mairie du 18e). Contacter Marie Barbey au 01 42 55 12 75 (répondeur) ou : barbeymarie@orange.fr

■ **L'Atelier musical des Trois Tambours**, chorale de la Goutte d'Or, ensemble vocal amateur du quartier depuis 1994, **recrute des voix d'hommes** (ténors et basses). Renseignements et inscriptions : 01 77 18 66 57.

TARIFS DE NOS PETITES ANNONCES
• Gratuites pour les associations **abonnées** jusqu'à 240 signes. (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.)
• Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes.
• Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

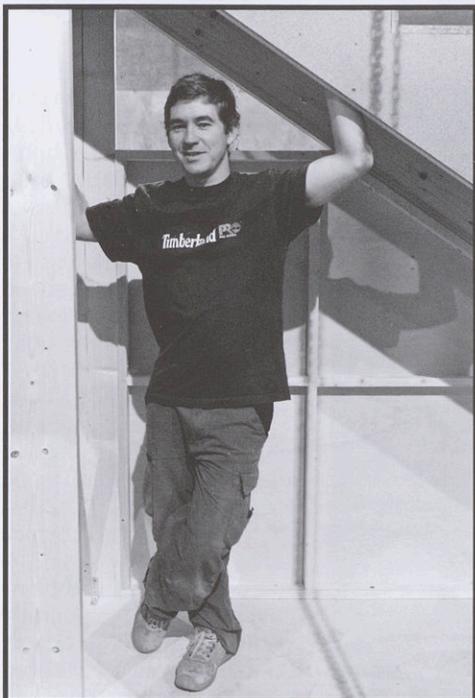
18e Lieux La Fémis Notre grande école de cinéma

“Heureux qui, comme la Fémis, a fait un long métrage”... Quelques vues de notre grande école de cinéma installée rue Francoeur.
(Voir le dossier pages 10 à 12.)

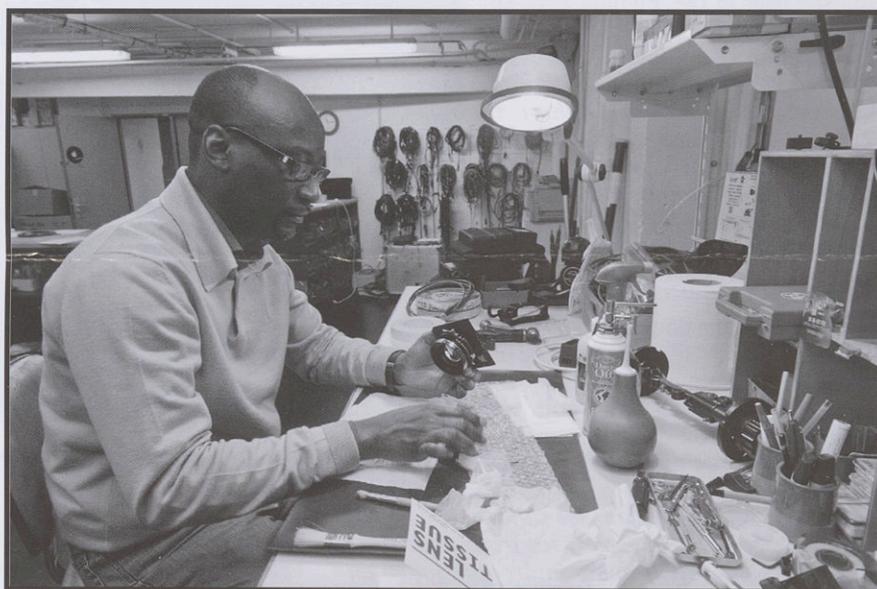


Fabrication d'un décor sur un des vastes plateaux de tournage.

Reportage Thierry Nectoux (www.chambreiroire.com)



Claude Doare, menuisier, qui anime l'atelier de préparation des décors.



Christian Giovanetti, qui s'occupe du matériel au “magasin images”.



Mikael Stab et Lionel Gabet, au “magasin images”.



Espace repos et cafétéria où étudiants et enseignants peuvent se détendre.



Un groupe d'étudiants en discussion dans l'un des espaces de circulation.

18e Les gens

Clément Mao-Takacs dirige le *Secession Orchestra*. Ces musiciens professionnels de grande ambition artistique donnent régulièrement des concerts à Bretonneau.

La “Secession” à l’hôpital Bretonneau

On ne s’attend guère à entendre dans un hôpital des musiques aussi exigeantes, quant à la qualité de l’interprétation, que la Première Symphonie de Mahler. Et encore moins les “petites pièces” (*Kleine Stücke*) de Schönberg, ces chefs d’œuvre de densité qui ne durent que quelques minutes chacune et utilisent un langage musical qui n’est pas celui auquel les oreilles de la plupart des gens sont habituées.

Ces œuvres figuraient au programme du concert donné en juin dernier, à la veille des vacances, à l’hôpital Bretonneau, hôpital pour personnes âgées, rue Joseph-de-Maistre dans le 18e. Figurait aussi au programme le *Prélude à l’après-midi d’un faune*, de Claude Debussy. C’était joué par un orchestre de seize musiciens, le *Secession Orchestra*, dirigé par un jeune chef, à la silhouette mince et à la voix douce, habitant du 18e depuis près de trente ans («*depuis ma naissance*»), Clément Mao-Takacs.

Des concerts en octobre

Il y a déjà une douzaine d’années, raconte-t-il, qu’il a initié une série de programmes de musique classique à Bretonneau, l’après-midi pour les résidents, et le soir dans des concerts ouverts aussi au public du 18e (ou d’ailleurs). «*La musique a partout sa place, pas seulement dans les salles de concert. Les orchestres, les troupes professionnelles devraient comprendre que jouer en milieu scolaire, hospitalier, ou dans les prisons, cela fait partie aussi de notre travail*», dit-il.

Les concerts du *Secession Orchestra* reprennent en octobre à Bretonneau avec, le vendredi 5, un programme sur le thème *Debussy et la Hongrie*, et le 21 des œuvres d’une musicienne française d’origine irlandaise, peu connue, Augusta Holmes (voir page 21). Suivront le 16 novembre un récital voix et piano (Clément Mao-Takacs est aussi pianiste), et le 1er décembre un programme festif de mélodies et valse de Vienne.

Échapper à un quotidien trop réglé

Bretonneau est un hôpital où l’on soigne des maladies, ce n’est pas une maison de retraite. Mais le fait qu’il est destiné à accueillir des gens âgés implique forcément que certains y restent assez longtemps. Parmi les résidents de longue durée comme parmi ceux qui passent plus rapidement, ainsi que dans le personnel médical, les concerts organisés par Clément Mao-Takacs ont trouvé des auditeurs passionnés et fidèles.

«*La musique apporte aux malades un apaisement, elle leur permet d’échapper un peu au quotidien trop réglé de l’hôpital*, dit le chef d’orchestre. *Elle peut aussi aider le travail de mémoire et être ainsi utile pour certaines pathologies.*»

Les habitants du quartier sont aussi de plus en plus nombreux à venir l’écouter dans la salle de



Clément Mao-Takacs (ici dirigeant son orchestre) habite le 18e depuis près de trente ans. Depuis qu’il est né...

spectacles de l’hôpital. C’est bien ce que souhaite la directrice de l’établissement, qui veut que les patients n’aient pas le sentiment d’être enfermés dans un lieu à l’écart de la vie.

Le *Secession Orchestra* a été fondé en 2011 par Clément Mao-Takacs, reprenant un petit orchestre intitulé *Serenade Orchestra* qui existait depuis une vingtaine d’années. Cet orchestre avait un répertoire très classique, mais vite des jeunes musiciens amis ont rejoint Mao-Takacs et insufflé un esprit de renouveau. L’équipe administrative solide

«Jouer en milieu scolaire, hospitalier, pas seulement dans les salles de concert, cela fait aussi partie de notre travail...»

et dynamique qui était déjà en place les a aidés à se faire connaître.

Un mouvement d’avant-garde à Vienne

Le *Secession Orchestra* est aujourd’hui une formation orchestrale d’élite, qui joue dans de nombreux festivals. Il groupe une quinzaine de musiciens professionnels auxquels peuvent parfois s’ajouter quelques autres, selon les besoins.

Secession, pourquoi ce nom ? *Secession* était le nom d’un mouvement artistique d’avant-garde créé en 1897 à Vienne par le peintre August Klimt. Des peintres, architectes, musiciens en ont fait

coup la “couleur” des différents instruments ressort beaucoup mieux...

Clément Mao-Takacs avoue que, pour sa part, il a une passion pour Debussy : «*L’Après-midi d’un faune est presque une pièce fétiche pour moi.*» Mais il s’intéresse beaucoup aussi aux compositeurs contemporains, dont il voudrait faire mieux connaître les noms.

Étant lui-même aussi compositeur, il sait «*la difficulté de ce travail, la joie aussi qu’on ressent quand on entend jouer ce qu’on a écrit.*» A-t-il l’intention de faire exécuter ses propres œuvres par son orchestre ? «*Si les musiciens le demandent... Je ne veux pas l’imposer.*» Actuellement, en projet avec *Secession*, pour 2014, une de ses œuvres symphoniques.

La musique n’est pas son seul centre d’intérêt. Il lit beaucoup, notamment de la poésie. Actuellement, il est dans une période *philosophie et mathématiques*. Il participe aussi, quand son emploi du temps le lui permet, à des cercles de réflexion politique, il se dit sensible aux questions de la liberté d’expression, et à l’ouverture sur d’autres cultures.

Et puis il n’est pas indifférent à la vie du quartier où il habite (rue Lamarck). Il nous parle d’une fromagère «*formidable*» de la rue Damrémont. Il aime le côté «*mixte*» du 18e, un arrondissement en perpétuelle évolution où ont toujours vécu de grands artistes. Debussy entre autres, dans sa jeunesse...

André Constant